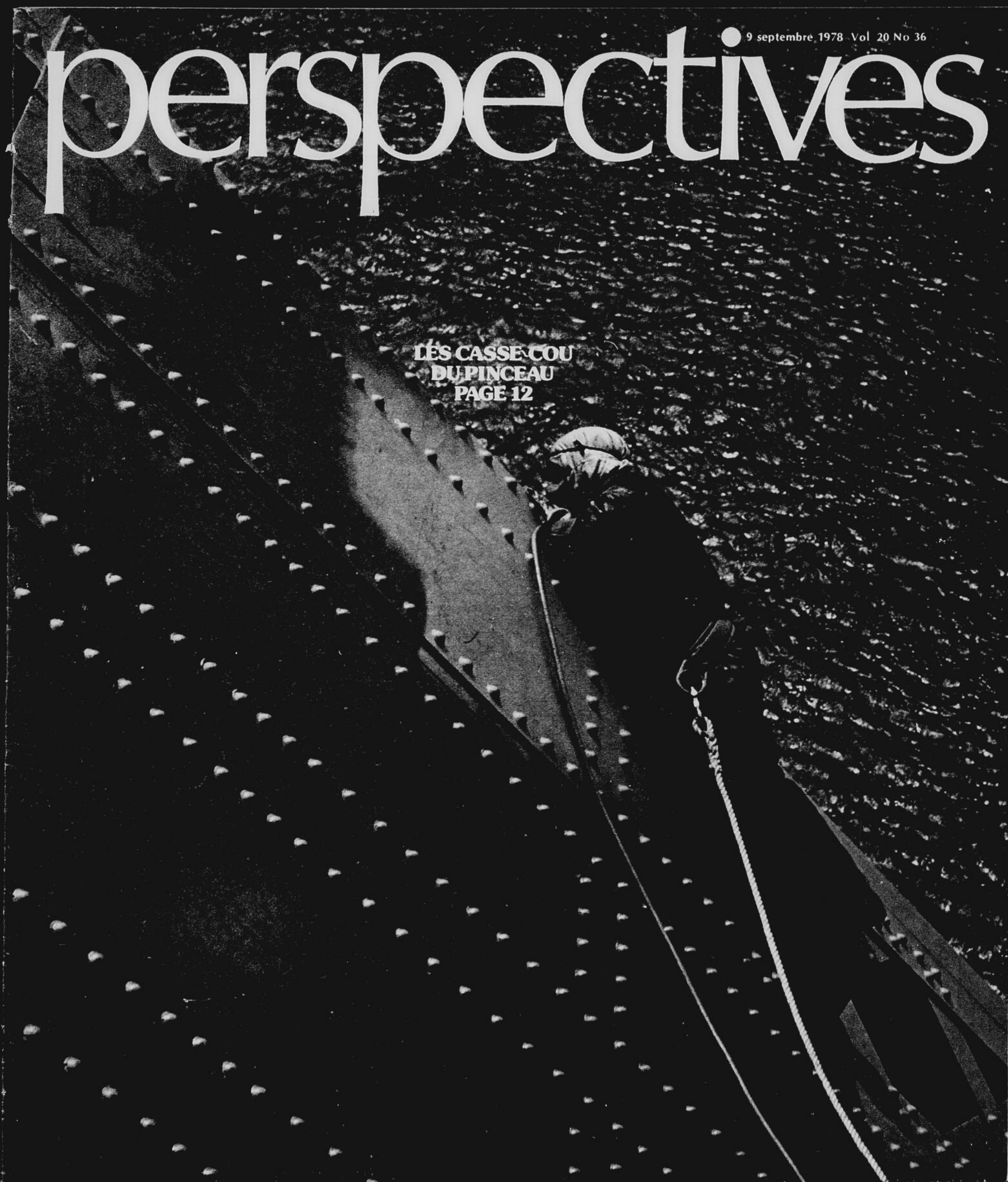


9 septembre 1978 - Vol 20 No 36

perspectives

LES CASSE-COU
DU PINCEAU
PAGE 12



LE SONDAGE DE LA SEMAINE

LES ENSEIGNANTS

Les budgets des ministères provinciaux de l'Éducation ont considérablement augmenté ces dernières années; les grèves de professeurs ou d'étudiants se sont multipliées pendant la même période. Il est donc opportun de se demander ce que les Canadiens pensent des enseignants. Pour plus de précision, notre sondage a divisé ces derniers en deux groupes, selon qu'ils pratiquent leur métier à l'école primaire ou à l'école secondaire.

51 p.c. des citoyens interviewés attribuent au professeur du primaire à peu près le même rang social qu'au travailleur salarié ordinaire, 27 p.c. lui accordent un plus haut rang et 14 p.c. un rang inférieur. Le professeur du secondaire est mieux considéré. Les proportions en son cas sont de 46 p.c. quant à l'égalité de rang social, de 37 p.c. quant à la supériorité et de 10 p.c. quant à l'infériorité.

La considération que la société a pour un travailleur se traduit, entre autres moyens, par le salaire qu'on lui verse. Celui du professeur est-il suffisant? Il l'est, en effet, aux yeux de 46 p.c. des citoyens, tandis que 18 p.c. le jugent trop faible et 23 p.c., trop élevé. (Ces taux ne font aucune différence entre le primaire et le secondaire.)

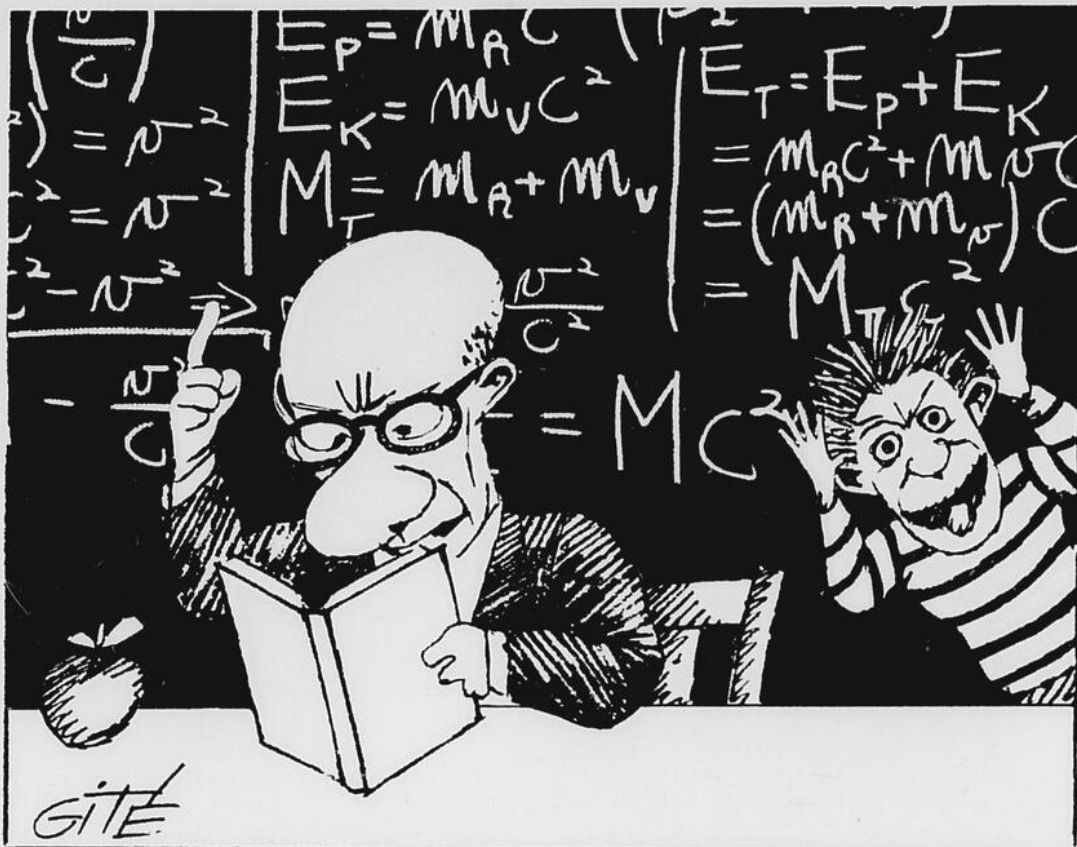
Salaire et considération se justifient, en partie, par le dé-

vouement que le professeur apporte à sa tâche. Cette application n'a pas varié, d'après 21 p.c. des interviewés. 15 p.c. estiment qu'elle s'est accrue en comparaison avec le passé, mais 58.5 p.c. qu'elle a plutôt diminué, et même de façon marquée, de l'avis de 17 p.c. des gens.

Autre facteur d'appréciation après le dévouement: la compétence. Pour 60 p.c. des gens, elle est égale chez le professeur à celle du Canadien moyen d'une autre profession; mais 14.5 p.c. la croient supérieure et 18.5 p.c. inférieure.

Si l'on tient compte de la profession exercée par les interviewés, il est à noter que les étudiants sont beaucoup plus nombreux que les gens d'autres catégories à penser que le rang social du professeur d'école secondaire est inférieur à celui du travailleur canadien moyen. Serait-ce parce qu'un certain nombre d'entre eux se destinent à devenir eux-mêmes professeurs et qu'ils expriment ainsi sourdement quelque récrimination?

Ce sont les membres de professions libérales qui semblent manifester le plus d'estime pour les professeurs. Ils sont les plus nombreux, proportionnellement, à les juger plus dévoués qu'on l'était autrefois, et viennent au deuxième rang sur dix catégories à les croire trop peu rétribués et plus compétents que le travailleur ordinaire. Il est vrai que, pour fins de classification, le sondage inclut l'enseignement parmi les dites professions libérales...



Par contre, les retraités, aux ressources financières généralement modiques, sont les moins enclins à juger insuffisant le salaire actuel des professeurs.

D'autre part, plus d'hommes que de femmes estiment que les professeurs sont trop bien rétribués.

Comme les étudiants, les citoyens les plus jeunes (ceux qui ont de 18 à 24 ans) se plaignent plus que les autres catégories d'âge du rang social inférieur des professeurs d'école secondaire. Avec la catégorie immédiatement supérieure (les interviewés âgés de 25 à 34 ans), ils trouvent insuffisants leurs salaires. Les plus de 35 ans sont beaucoup moins portés à juger les professeurs aussi dévoués et appliqués que par le passé et aussi compétents.

Cette sévérité de jugement se retrouve, au niveau des revenus, dans la classe la plus démunie, celle qui groupe les gens aux gains inférieurs à \$5 000 par an. Il y en a à peine 6 p.c. à les penser plus dévoués que jadis, contre 70.5 p.c. à croire le contraire. Et de même seulement 9 p.c. à les juger plus compétents, tandis que le taux d'approbation de leur compétence atteint 26 p.c. chez les gens gagnant de \$20 000 à \$24 999 par an.

C'est dans les provinces Maritimes que l'on a le plus tendance à accorder au professeur d'école primaire ou secondaire un rang social plus élevé que celui des travailleurs d'autres professions, et au Québec à leur en attribuer un plus bas. Conséquents avec eux-mêmes, les gens des Maritimes tendent, de même que ceux de la Colombie britannique, à estimer les professeurs mal rétribués, et ils s'entendent avec les Ontariens pour affirmer que les enseignants démontrent plus de compétence dans leur emploi que les salariés d'autres métiers. Toutefois, il y a plus d'Ontariens que de gens d'ailleurs au Canada à juger les professeurs trop rétribués: 30 p.c. en Ontario contre 12 p.c.

dans les Prairies. Seulement 9 p.c. des Québécois contre un maximum de 23 p.c. aux Maritimes ou en Colombie estiment que les professeurs d'aujourd'hui sont plus dévoués et plus appliqués à leur tâche que leurs prédécesseurs.

Au Québec, les anglophones tendent, de façon nettement plus marquée que les francophones, à placer le professeur d'école secondaire à un rang social supérieur à celui du travailleur moyen: 39 p.c. d'entre eux contre 28 p.c. de francophones. De même, sont-ils beaucoup plus portés — à 19 p.c. contre 12 p.c. des francophones — à les trouver trop peu rétribués. Tout comme — à 17 p.c. contre 4 p.c. — à les trouver plus appliqués à leur tâche et plus dévoués que leurs prédécesseurs. Et encore — à 22 p.c. contre 3 p.c. — à les croire plus compétents que les enseignants d'autrefois.

La semaine prochaine: la télévision

Le Sondage de la semaine a été réalisé pour *Weekend Magazine* et *Perspectives* par les Laboratoires Data, conseillers en recherche, de Montréal, sous la supervision de T.R. Bird. On a effectué à cette fin 1 121 entrevues téléphoniques dans 32 des principaux centres urbains du Canada.

©Weekend Magazine, 1977.



LE SMOG

On se Garroche

Tout le monde se plaint du manque de productivité des travailleurs mais, au lieu d'aller au fond des choses pour découvrir le malaise qui affecte notre classe laborieuse, on se contente de jeter la pierre aux unions, de blâmer le relâchement des mœurs, d'accuser les ouvriers de malhonnêteté ou de prétendre que les salaires trop élevés les ont pourris à jamais.

Moi-même, je me suis plaint jusqu'à ce qu'une nouvelle des Etats-Unis m'ouvre les yeux. Plusieurs employeurs américains ont institué depuis un certain temps la *sweet pay* (qu'on pourrait traduire par la «paye-bonbon»): ils donnent un supplément à ceux qui ne manquent pas une journée de travail au cours de la semaine, un boni à ceux qui ne manquent pas une journée de travail dans le mois et ainsi de suite. La *sweet pay* a diminué l'absentéisme de 25 à 50 p.c. C'est donc dire qu'il y a dans plusieurs bureaux et usines des Etats-Unis jusqu'à la moitié moins de personnes ayant la diarrhée ou la grippe, qui perdent subitement leurs grands-mères ou leurs beaux-pères, dont les enfants se coupent le doigt, sans compter les sous-sols inondés, les crevaisons, les pannes sèches, etc.

La solution américaine n'est pas sans intérêt mais c'est un cataplasme sur une jambe de bois. Quand plus personne n'arrivera en retard à son travail et ne s'en absentera, que va-t-on faire? Eliminer la *sweet pay*? J'entrevois déjà le jour où les unions exigeront que la paye supplémentaire soit versée à tout travailleur s'étant absenté mais qui peut prouver que sa belle-mère est vraiment morte, que son enfant s'est vraiment coupé un doigt et qu'il y avait de l'eau jusqu'aux genoux dans son sous-sol. On sera revenu au point de départ.

Le principe de la paye-bonbon m'a tout de même donné une idée: ce qu'il faut, c'est le SMOG, le «Salaire Majoré si On se Garroche»!

Un vieux proverbe dit que «toute peine mérite un salaire» mais telle n'est pas la situation qui prévaut. Au moins la moitié des travailleurs sont exploités puisqu'ils se rendent au travail et... travaillent sans toucher un cent de plus

que ceux qui s'y rendent et bâillent aux corneilles toute la journée. C'est la plus grande injustice sociale de la deuxième moitié du siècle.

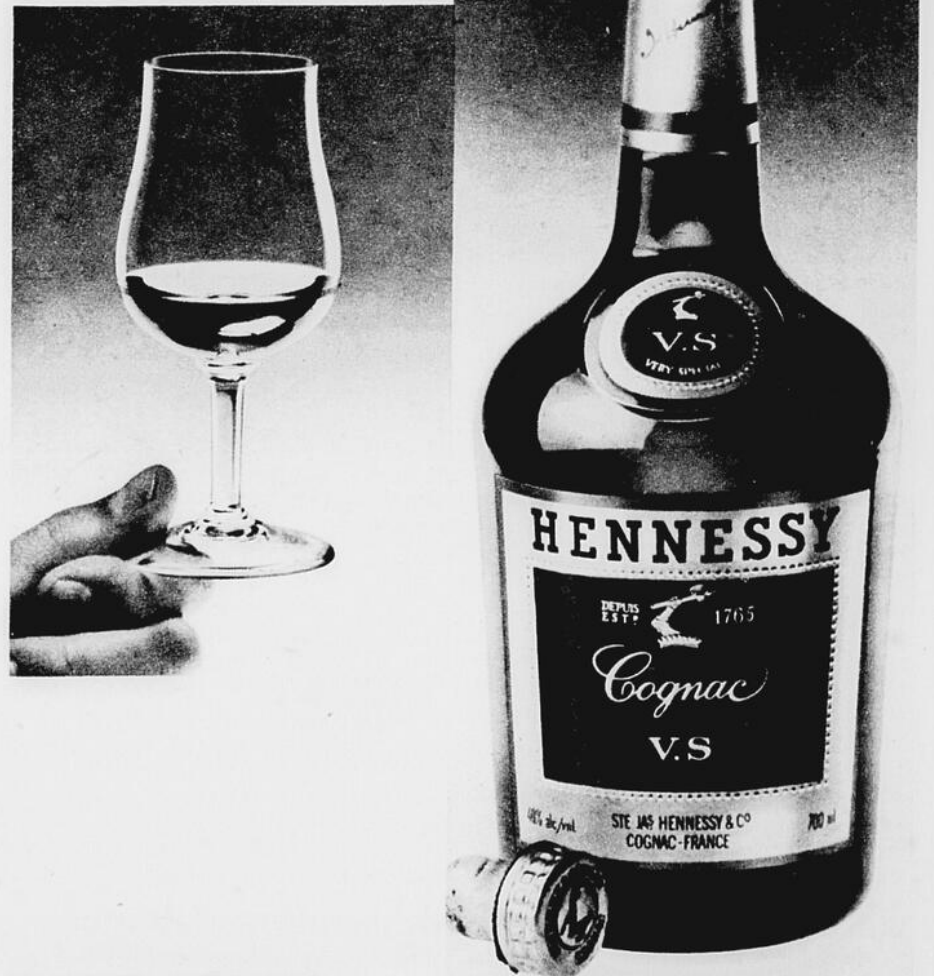
Les temps ont changé mais les patrons n'ont jamais rajusté leur tir. A une certaine époque, personne n'avait de mérite à se rendre au travail car il n'y avait rien d'agréable à faire à la maison. Il fallait aider sa femme, changer les couches des petits, accomplir de pénibles besognes ménagères. De nos jours, il faut être joliment motivé pour se rendre au travail quand on pense à tout ce qui nous sollicite: les sports d'intérieur et de plein air, les voyages, la télévision et... l'assurance-chômage. Celui qui poinçonne à 8 heures le matin et travaille toute la journée pourrait tout aussi bien rester au lit et retirer ses prestations d'assurance-chômage. Que fait-on pour lui? Rien.

Le salaire n'est pas versé pour le travail mais pour assurer la présence du travailleur sur la «job». Il ne s'agit pas d'une notion révolutionnaire puisqu'on l'applique sans s'en rendre compte. Les employeurs soustraient quelques dollars à l'employé qui arrive en retard ou manque une journée mais ils n'enlèvent rien à celui qui arrive à l'heure, même s'il se tourne les pouces jusqu'à cinq heures de l'après-midi. C'est la même politique à l'Assemblée nationale. Le député ou le ministre qui rate une journée de session paie l'amende mais celui qui lit toute la journée ou ronfle sur sa banquette n'a pas un sou de moins que son collègue qui se désame pour faire adopter un projet de loi ou le faire rejeter. Comment peut-on garder le moindre intérêt au travail devant des injustices aussi criantes? Voilà pourquoi je propose que le salaire soit majoré d'un certain pourcentage — 20, 40, 60 p.c., cela reste à négocier —, pour tous ceux qui travaillent au lieu de se croiser les bras et de se tourner les pouces.

Le Parti québécois, qui nous a déjà donné le salaire minimum le plus élevé du monde, se doit d'adopter le SMOG s'il veut nous prouver qu'il a un préjugé favorable à notre endroit, nous les travailleurs dévoués et exploités.

Hennessy

vous propose
son cognac V.S.
Pour vous l'offrir,
Hennessy a puisé dans ses
réserves de cognac les plus
vieilles et les
plus grandes
au monde.



Hennessy. Maison française fondée à Cognac en 1765, vous propose également son cognac VSOP Fine Champagne et ses célèbres Bras d'Or Napoléon et X.O.

JOCELYNE BOURASSA REPREND LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

PAR RAYMONDE BERGERON

Elle est la seule, jusqu'ici, à s'être détachée du peloton des golfeuses du Québec pour franchir les frontières et «faire sa marque», comme on dit en jargon sportif, sur le circuit américain. En juin 1973, quand elle remporta au golf municipal de Montréal le tournoi de la Canadienne, ses compatriotes de Shawinigan-Sud et avec eux tous les Québécois amateurs de golf, ont voulu lever le coude à sa santé, aux jardins prometteurs qui miroitaient au bout de la ligne d'horizon. Avec \$10 000 en poche, offerts en guise d'encouragement par le financier montréalais Jean-Louis Lévesque, Jocelyne Bourassa avait noué son baluchon pour aller vivre une vie d'aventures que l'enthousiasme de ses 18 ans rendait encore plus alléchante.

Les débuts furent prometteurs et elle y alla de quelques performances qui justifiaient les plus grands espoirs. En aparté, un rythme de nomade, souligné chaque semaine par les voyages, la tension des tournois, mais illuminé aussi par la découverte d'une tranche nouvelle de pays et d'amitiés nouvelles.

Seulement, juste au moment de stabiliser une vitesse de croisière fort convenable, voilà que la carcasse flanche comme pour mieux brouiller les ondes: le genou gauche se met à craquer, l'épaule droite rechigne au même titre que le coude gauche, plumant l'alouette jusqu'à lui faire perdre son bel élan de planeur. Après deux interventions chirurgicales destinées à retirer les cartilages du genou gauche, prenant conscience que la technique originale de son jeu ne suffisait plus à résister aux intempéries, Jocelyne Bourassa faillit tout foutre en l'air pour revenir faire la popote dans son patelin.

«Il y a deux ans, j'avais franchement perdu tout mon enthousiasme pour le golf, avoue-t-elle. Si je n'avais pas rencontré Ed Oldfield, golfeur professionnel américain qui a consacré les 25 dernières années de sa vie à l'enseignement de ce sport, j'aurais certainement plié bagage. Il m'a redonné le goût du jeu en m'apprenant une nouvelle technique, ce qui me maintient encore en piste.»

C'est dire que depuis un an et demi, Jocelyne Bourassa a repris le chemin de l'école. L'été à Chicago, l'hiver en Arizona, toujours sous la surveillance du professeur Oldfield, elle désapprend les gestes si patiemment acquis depuis dix-huit ans.

«Je dois modifier à peu près toute ma technique, depuis les coups de départ jusqu'aux coups d'approche, dit Jocelyne. La seule chose qui n'a pas changé,

A LA SUITE DE GRAVES ENNUIS
A SON GENOU GAUCHE,
ELLE DOIT RÉAPPRENDRE
SON MÉTIER DE GOLFEUSE

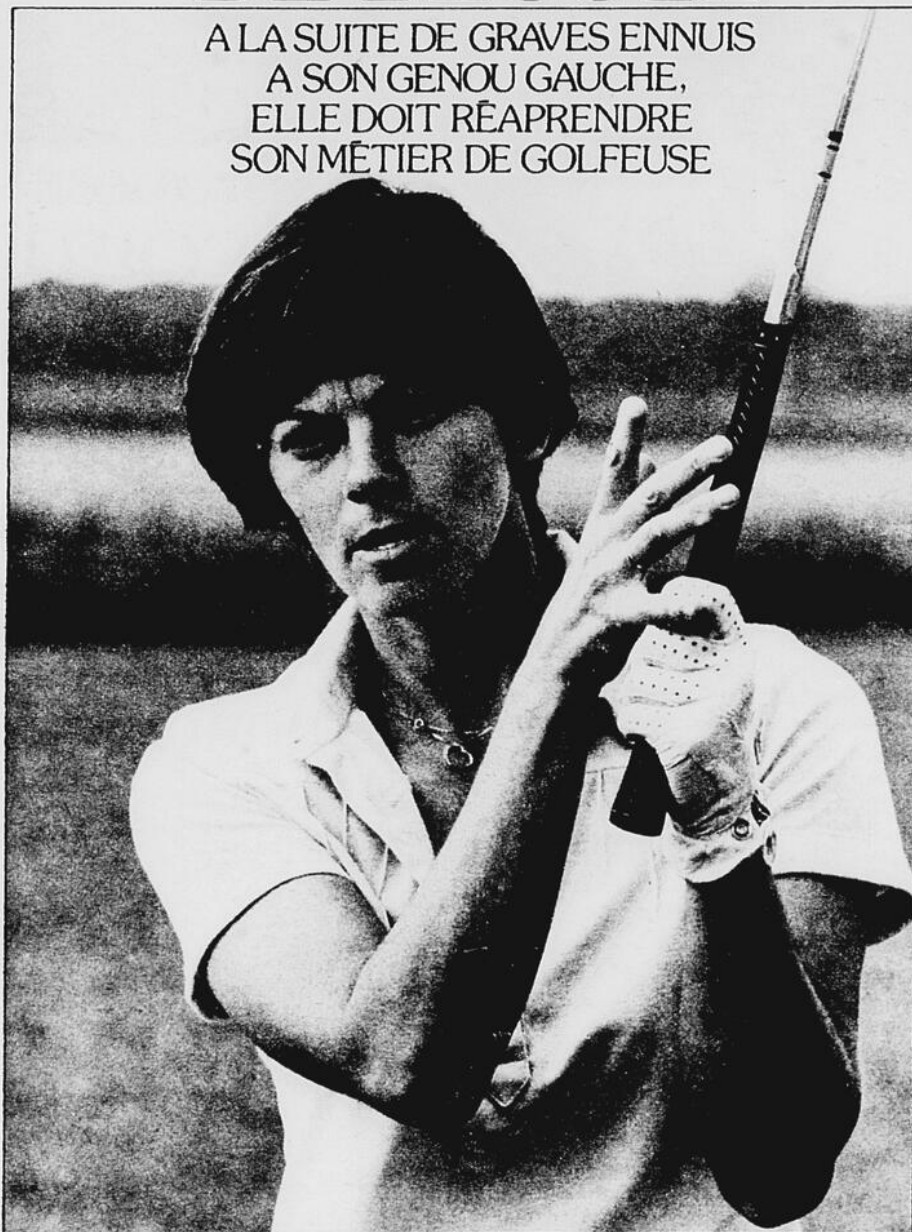


Photo Denis Plain Perspectives

c'est ma façon d'effectuer mes coups roulés. Parce que ma technique, au départ, n'était pas tellement orthodoxe et s'appuyait sur l'utilisation des petits muscles (poignets, mains) ainsi que sur un jeu de jambes très fort soutenant un élan compact, court. A cause de ces interventions chirurgicales au genou, mon jeu de jambes a beaucoup perdu de sa force. Je dois donc acquérir une technique basée cette fois sur l'utilisation des gros muscles (du dos, des bras). Mais il n'y a pas de miracle: pendant qu'on apprend à maîtriser un nouvel élan, on ne peut réussir de performances.»

Jouer de malchance

Ce qui explique pourquoi notre golfeuse est demeurée à demi-muette l'an dernier, participant à une dizaine de tournois à peine, sans réussir à se

classer. Ce qui l'a amenée, au printemps dernier, à quitter carrément la compétition pour s'offrir un mois et demi de repos, loin du circuit professionnel, histoire de maîtriser jusqu'à l'automatisme, sans avoir à se préoccuper d'une carte de pointage, ces nouveaux élans encore si peu spontanés.

«Après ce repos, je me préparais avec confiance à participer au LPGA (circuit professionnel féminin de golf) à la fin juillet quand je me suis aperçue que dans mon genou gauche, un fragment d'os se détachait et qu'il fallait envisager une troisième opération.»

— C'est vraiment jouer de malchance!

— D'autant plus que dans le cas d'une troisième intervention, je dois reconsidérer complètement mon avenir. Pour le moment, on retarde l'opération de quelques mois ou quelques

années, dans le but de me permettre une carrière pleinement active. Parce que cette troisième opération — à laquelle je devrai faire face tôt ou tard — aura pour conséquence de réduire considérablement le rythme de mon activité. Je pourrai jouer un tournoi sur quatre, pas tellement plus. C'est dire qu'il me faut déjà envisager une orientation nouvelle. Toutefois, avec des traitements appropriés, je me promets bien de remonter la pente et de faire meilleure figure dans les mois à venir.

— Comment parvient-on à retarder une intervention chirurgicale de ce genre?

— Avec l'aide de médecins, chiropraticiens et physiothérapeutes. En chiropraxie, il existe une méthode toute récente (Muscle Testing) très près de l'acupuncture. Au lieu d'utiliser les traditionnelles aiguilles, le chiropraticien redistribue l'énergie dans les muscles à l'aide de manipulations. Je dois suivre par surcroît une régime alimentaire visant à redonner aux os les minéraux nécessaires; il me faut également renforcer la musculature de ma jambe par des exercices particuliers.

La solitude d'une vie nomade

Evidemment, il s'agit de l'envers d'une médaille qui nous semble bien dorée puisqu'un golfeur projette toujours, au départ, l'image luxueuse et séduisante du sportif décontracté s'acheminant, dans l'herbe tendre et le galuron au soleil, vers le trou d'une victoire grassement rémunérée, qu'on fête ensuite au bar d'un élégant club privé. Pendant un certain temps, Jocelyne Bourassa possédait, pour mieux nourrir sans le vouloir ce genre de fantasmes, un pied-à-terre à Atlanta et un appartement à Montréal, se retrouvant, malgré tout, le plus souvent dans une vaste chambre d'hôtel ou à la table d'un restaurant confortable. Entourée, comme il se doit, de ses partenaires et d'une foule d'amis de passage.

«Mais en novembre dernier, précisément, j'ai mis un terme à ce genre de vie. Je me suis acheté un «mini motor home», sorte de maison motorisée dans laquelle je vis. J'ai abandonné mes appartements et, lorsque je viens au Canada, je m'installe chez mes parents, à Shawinigan-Sud. J'en avais soupé des motels, des hôtels et des restaurants. Je me sens beaucoup plus calme depuis que je vis dans mes meubles. Ma maison me suit, de New York en Caroline du Nord jusqu'à Chicago ou au Texas.»

— La vie d'hôtel ne vous plaît pas?

— Ça me rend dingue: toujours les mêmes visages, sur le terrain, à l'hôtel,

duMaurier
Spéciale
Extra Douce
25 Cigarettes King Size

duMaurier
Spéciale
King Size ou 100 mm

Découvrez-en toutes les douceurs.

AVIS: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette—100 mm: "goudron" 14 mg, nicotine 1.0 mg, King Size: "goudron" 13 mg, nicotine 0.9 mg.

au restaurant; on n'arrive plus à se retrouver seule avec soi-même. Tandis que maintenant j'installe ma maison motorisée dans les parcs nationaux qui, aux Etats-Unis, sont merveilleusement aménagés. Je peux faire de la natation, marcher dans la nature, inviter des amis, rester seule si je le désire. C'est épatant. J'avais besoin de me retirer un peu. Puis c'est économique, à la fin!

— C'est payant, le golf?

— Je vivais bien quand je jouais bien. Depuis un an et demi, je roule sur les gains mis en réserve au cours des cinq années précédentes. Jouer professionnellement au golf entraîne des frais de \$500 par semaine. C'est le salaire qu'on peut retirer si on réussit à se classer autour de la trentième place d'un tournoi. Or je me suis rarement classée à ce niveau depuis un an et demi. Ce qui me soutient également, à l'heure actuelle, ce sont les contrats que j'ai signés avec la maison Wilson et Simpsons-Sears.

Bataille contre soi-même

— Vous devez être calme de nature pour vivre ce genre d'aventure!

— Au contraire, je suis une personne inquiète, surexcitée, très nerveuse. C'est mon lot! Mais il faut réussir à maîtriser ses émotions, sinon on ne réussit rien de bon. C'est pour ça que je dois quitter le circuit entre les tournois et retrouver un peu de calme. Toujours vivre dans un esprit de compétition, avec la conscience qu'une seule erreur peut faire perdre un tournoi, je trouve ça difficile à la longue. Les gens comprennent mal que je veuille rentrer chez moi à neuf heures, le soir, quand je ne joue qu'à midi le lendemain. Mais j'ai besoin de solitude, de préparation mentale. Je pense que le golf, c'est d'abord une bataille contre soi-même avant d'être une bataille contre le terrain. Lorsqu'on joue mal, c'est qu'on n'a pas su se maîtriser suffisamment pour vaincre les difficultés. Avant chaque tournoi, je repasse mentalement chacun des trous que j'aurai à jouer, je vois mes points de repère. J'essaie de manger lentement, de parler lentement, de tout faire d'une manière très calme.

— Et vous analysez, je suppose, chaque geste que vous exécutez sur le terrain?

— J'analyse beaucoup. J'ai toujours été comme ça. D'ailleurs, selon mon professeur, c'est une attitude qui me handicape, en ce moment. J'analyse trop: au lieu de me laisser aller et de réfléchir «après» le tournoi, j'analyse chacun de mes coups pendant la compétition. Mieux vaut suivre un plan jusqu'au bout, quitte à le corriger plus tard, s'il y a lieu.

— Vous voyagez seule, au volant de votre «mini home»?

— Je fais mon p'tit bonhomme de chemin toute seule. Je n'ai pas de secrétaire ni d'entraîneur pour me tenir la main. Je m'occupe de tout moi-même. On survit à ça! La première année a été difficile, mais une fois qu'on a appris à se débrouiller, on ne se rend plus compte qu'on est seule. Puis je me suis fait des amis un peu partout. Les vacanciers du Québec viennent me

JOCELYNE BOURASSA

En juin 1973, Jocelyne Bourassa se classait première au tournoi La Canadienne, disputée au golf municipal de Montréal. On voit ici M. Jean-Louis Lévesque lui présentant le trophée de la victoire.



PHOTO CANADA WIDE

voir jouer et ma famille assiste aussi parfois aux compétitions. Ce qui m'embête le plus, c'est de toujours parler anglais. Après plusieurs mois, j'en perds mon vocabulaire français et il me vient une véritable fringale de parler ma langue.

— Votre famille vous appuie beaucoup?

— Oui. C'est un facteur très important. Parce que moi, tout m'affecte, et il faut constamment que je m'applique à voir les bons côtés des choses. Si je n'avais pas eu cet appui, j'aurais éprouvé du mal à surmonter ces difficultés. Il faut dire que j'ai finalement appris à parler. Autrefois, je m'isolais et je me faisais des montagnes avec des riens. Aujourd'hui j'ai appris à m'exprimer, à m'expliquer; ça m'aide beaucoup à voir clair dans certaines situations.

Famille de sportifs

A Shawinigan-Sud, récemment, on fêtait au champagne et aux confettis le cinquantième anniversaire de mariage des parents Bourassa qui se voyaient avec émotion entourés de leurs six rejetons. A 31 ans, Jocelyne supporte encore avec un petit velours évident au coeur son bonnet de cadette. A cause de cette situation, peut-être privilégiée dans un sens, le «bébé de la famille» s'est vue tout au cours de son enfance entraînée par ses frères dans un sillon sportif qui ne pouvait faire autrement que l'influencer ou du moins faire miroiter à ses yeux une variété de routes à suivre au moment du choix de son orientation. Parce qu'on en mangeait, du sport, chez les Bourassa! Un frère, golfeur professionnel et hockeyeur, que la ville de Shawinigan vient d'honorer en baptisant son nouveau centre sportif du nom d'«Aréna Gilles-Bourassa». Un autre frère, spécialiste du camping et surintendant des loisirs dans la même ville. Un troisième frère, gérant du club de golf, féru de baseball et de canotage. Et une soeur longtemps mordue pour le patinage artistique. Ce qui n'a pas empêché maman Bourassa de rêver,

pour sa petite dernière, d'une carrière de technicienne en laboratoire!

«Il y avait une consigne, chez nous: les études avant tout. Mais j'ai vite fait dévier cette consigne en me dirigeant vers l'éducation physique!»

Quatre années d'études à l'université de Montréal et un an de spécialisation en sociologie du sport à l'université du Wisconsin. A cette époque, Jocelyne faisait partie des équipes universitaires de volley ball, de basket ball et de ski alpin.

«C'est mon frère qui m'a tenu lieu de professeur; il n'existe pas de véritable école de golf chez nous. On devrait accorder au golf un intérêt égal à celui qu'on porte aux autres sports. Certaines associations défraient dépenses de voyage et de tournoi à de jeunes golfeurs jusqu'à l'âge de 19 ans. Mais ça ne vaut pas une bonne école de golf. Ou alors il devrait exister des clubs privés où les jeunes, bien sûr, auraient à déboursier de leur poche, mais pourraient acquérir une solide technique de base et être suivis de près par des professeurs compétents.»

— Vous avez participé à des tournois européens?

— Assez peu. D'abord parce que le golf n'est organisé dans tous les pays d'Europe que pour les compétitions masculines. Pour la bonne raison qu'en dehors de l'Amérique du nord, il n'y a pas beaucoup de femmes qui jouent au golf. Je suis allée cinq fois au Japon, trois fois en Australie, une fois aux Philippines et à Londres. Mais je n'aime pas voyager, ça me rend malade. Probablement parce que j'y vais au milieu ou en fin de saison et que je traîne avec moi trop de fatigue. Les microbes m'envahissent vite, à l'étranger. Au Japon, j'ai joué deux tournois avec 102 degrés de fièvre. Je suis revenue des Philippines avec un virus qui m'a tenue alitée pendant trois semaines. Alors pour moi, c'est fini les tournois hors de l'Amérique du Nord.

— Vous pourriez vous installer en permanence aux Etats-Unis?

— C'est le dilemme qui se pose actuellement. J'adore revenir aux sources. Le Québec, c'est chez moi, c'est la source. Par contre, j'ai un ami américain... il est question d'installer mes meubles aux Etats-Unis. J'y vais avec prudence; ma décision n'est pas encore prise. Parce que je sais d'expérience ce que ça signifie d'être attachée à quelqu'un tout en poursuivant sa vie de nomade. Sur le circuit professionnel, j'en connais qui sont mariées et qui ont des enfants. L'une a épousé un agent d'assurances qui ne la quitte presque jamais. L'autre a engagé une de ses filles comme «caddy»... Moi, je ne sais pas encore, on en reparlera, si vous voulez!

Artiste sur les bords

— Il n'y a que les sports pour vous passionner?

— Vous seriez surprise de constater à quel point les sportifs nourrissent des goûts artistiques. Pour bien jouer au golf, il faut être artiste sur les bords. Chaque problème au golf exige une solution nouvelle. Ce n'est pas un sport de robot. D'ailleurs ceux qui ont aménagé les terrains de golf étaient de véritables artistes dans l'utilisation d'un décor naturel, avec ces arbres, ces étangs, ces trappes de sable. Un terrain de golf, c'est un paradis terrestre. Je m'intéresse à la peinture et j'aime écrire. Quand je n'écris pas, je perds un peu de mon âme. Je colle sur papier des poèmes, de la prose. Je traduis des émotions, des états d'âme, tout ce qui me passe par la tête.

— Un état de grande émotivité vous aide à réaliser une performance ou vous fait rater?

— Ça dépend. Si j'ai suffisamment de caractère, à ce moment-là, pour la bien canaliser, ça favorise, effectivement, une performance. Par contre, si la négativité prend le dessus, j'y perds en concentration et je fais des bêtises. C'est curieux, mais j'ai connu mes meilleurs succès quand j'étais morose, ou agressive. Il est arrivé que l'attitude des gens autour de moi m'exaspérait tellement que je me suis tout à coup sentie comme libérée, enfin laissée à moi-même. Je me souviens aussi d'avoir bien joué lors d'un tournoi Colgate parce que, les jours précédents, j'avais signé une entente avec Simpsons-Sears. Je me sentais des ailes. Il faut être bien dans sa peau pour connaître le succès.

Notre golfeuse compare la période qu'elle traverse actuellement dans sa carrière à l'étape de rénovation d'une maison. Tant que les échafaudages s'agrippent aux murs, que le ciment dégouline entre les pierres, l'entreprise apparaît décourageante et onéreuse. Mais à la fin, il se peut que l'investissement vaille la chandelle. Puis si le genou de Jocelyne doit s'acharner à mettre des fragments d'os dans les roues, il se pourrait que le Québec hérite d'une relationniste compétente ou d'un professeur en éducation physique.

«Peut-être même que je dirigerai mon propre centre sportif».

Malgré les difficultés, Jocelyne Bourassa a trop de caractère pour être au bout de son rouleau.

Osez être



**“ Une ère nouvelle
s'annonce,
la femme s'habille
pour se plaire à
elle-même d'abord ”**

Laissez libre cours à votre imagination, découvrez le plaisir de vous faire plaisir. Eaton habille toutes les femmes en vous: la sage, la désinvolte, la décontractée et même l'excentrique. Cet automne, nous avons glané pour vous une merveilleuse collection tout en pièces détachées; vous choisissez vous composez, vous interprétez. Sur la scène de la mode, vous êtes la vedette, osez être vous!

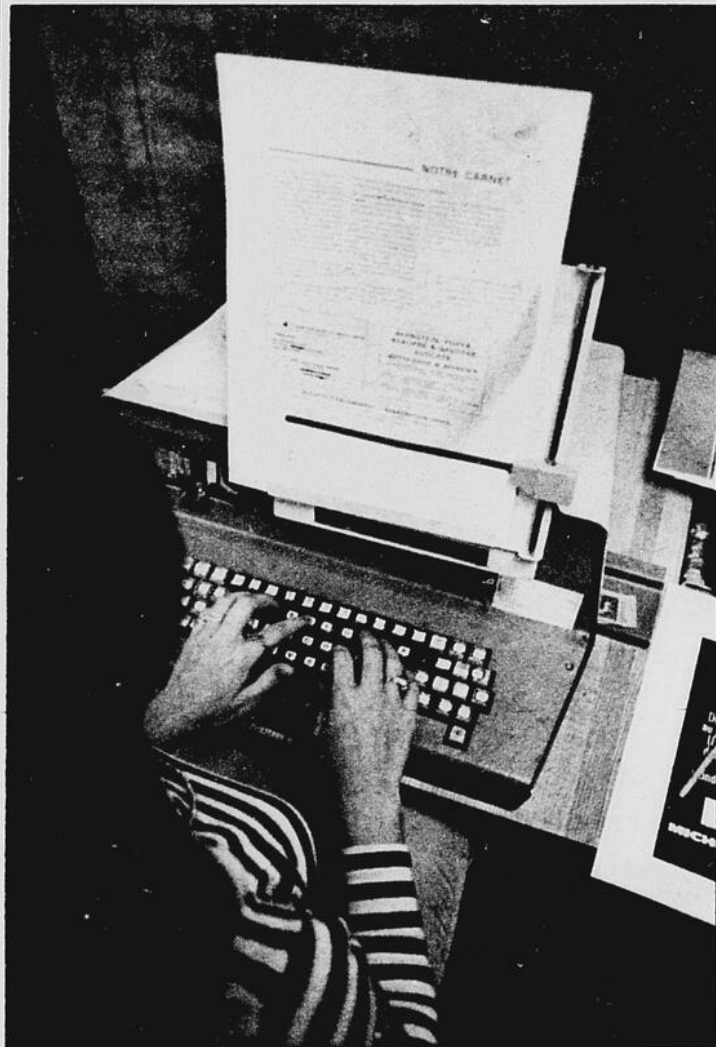
Un vent de fantaisie souffle sur ces vêtements Sarah Clothes confectionnés aux Indes dans une vapoureuse gaze de coton. À gauche: ravissante veste matelassée imprimée en rouille, à porter en toute saison 65.00; jupe ample de couleur prune 50.00 portée sur une autre jupe de même modèle en rouille 50.00 et pour compléter, une ceinture tressée 8.00. À droite: un élé-

ment très mode, le gilet matelassé imprimé noir 39.00; blouse beige en fin coton froissé 35.00; large jupe mouvante imprimée à la main en rouille 62.00; foulard carré 47" assorti, à porter à l'épaule, drapé à la taille ou sur la tête 22.00. Les vêtements Sarah Clothes existent dans les tailles: petite, moyenne, grande; à tous les magasins Eaton.

EATON

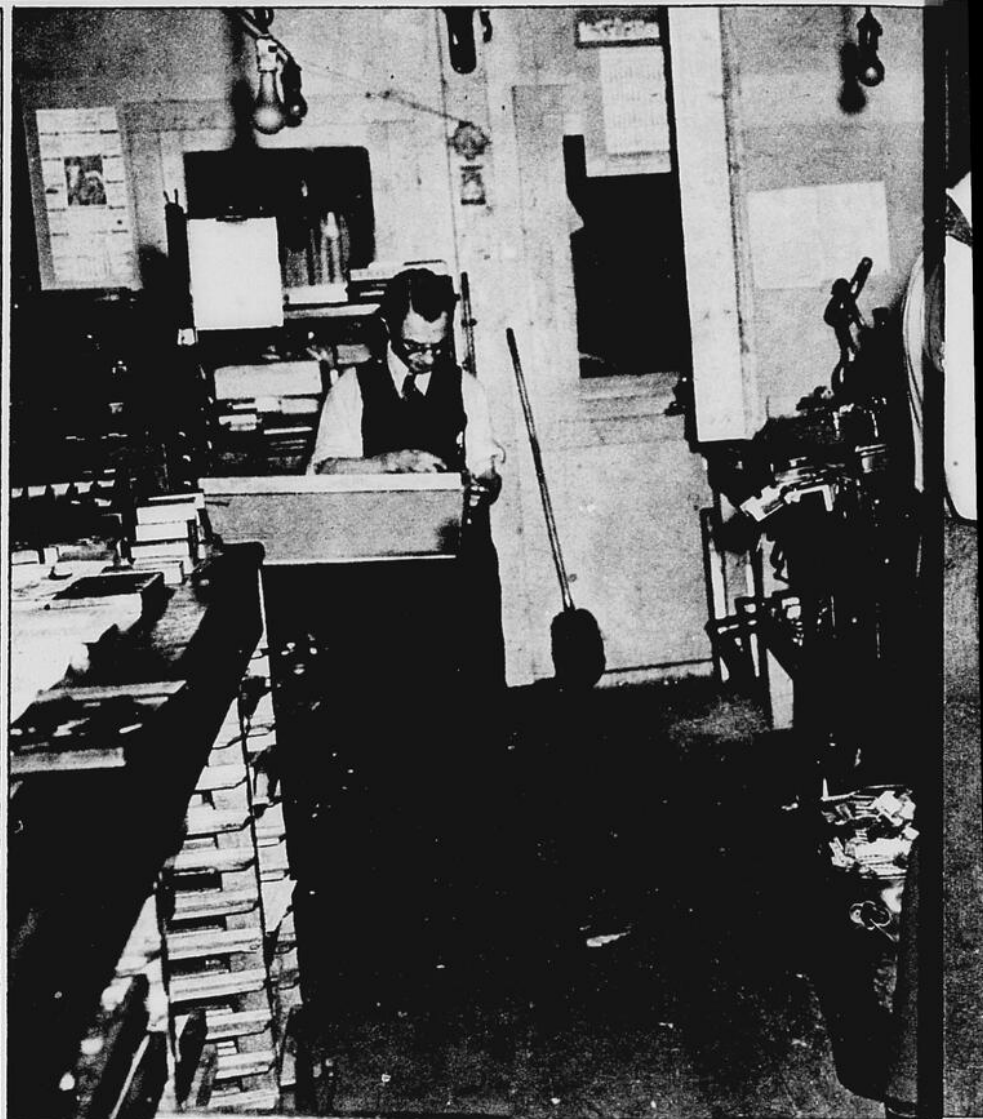
Ci-contre, photo prise en 1951, au temps où la composition typographique des titres de livres se faisait à la main; ci-dessous, la composition telle qu'elle se fait maintenant, sur un clavier comme pour la dactylographie.

PETITE HISTOIRE D'UNE PETITE PUIS MOYENNE ENTREPRISE



Photos Paul Célinas

**«Achevé d'imprimer
sur les presses
de l'Imprimerie
Gagné Ltée
Saint-Justin»**



PAR PIERRE LÉGER

Cette petite phrase, je la lis à la dernière page d'un de mes livres qu'on vient d'y imprimer. J'y suis allé pour voir à l'oeuvre les producteurs manuels d'un ouvrage culturel. J'ai voulu apprendre l'a b c de l'art de l'imprimerie, faire une sorte de radiographie d'une entreprise qui compte 90 ans d'existence dans un village de chez nous issu du milieu du XVIIIe siècle. La première chose que j'ai apprise, c'est qu'il n'y a pas de fabrique sans grand-père.

Le grand-père de la fabrique de livres serait bel et bien centenaire cette année, s'il vivait encore. Or William-Henri Gagné, dit Willie, n'avait encore que 10 ans quand il rêvait de «faire un imprimeur» plus tard.

C'était en 1887. L'imprimerie de Saint-Justin venait de naître dans le cerveau de Willie. Trois ans plus tard, son père, Louis-Octave Gagné, marchand général et ferblantier, donna en cadeau à ce fils, gauche mais tenace artisan, une minuscule presse à main, qu'il avait fait venir de Montréal par le train de la Canadian Northern, futur élément des Chemins de fer nationaux et constituant la ligne Montréal-Ontario nord qui transportait voyageurs et «spéciaux du mois» annoncés par les catalogues des grands magasins.

C'était encore le temps des étrennes au jour de l'an. En celui de 1890, Willie installa sa petite imprimerie de faire-part et d'enveloppes à en-tête (à 10 cents la douzaine) dans le haut côté du magasin général.

Cette même année 1890, il y eut «de la grande visite» au village. L'historien et sociologue Léon Gérin, qu'on considère avec raison le père de la sociologie québécoise, mettait alors, à 27 ans, la dernière main à sa toute première monographie sur la vie d'une collectivité rurale du Québec, pour laquelle il avait arrêté son choix sur Saint-Justin de Maskinongé. Titre: *l'Habitant de Saint-Justin*. Oui, le même Saint-Justin qu'aujourd'hui, dans le même comté de Maskinongé. A 75 milles du centre ville montréalais par l'autoroute 40 qui suit la rive nord du Saint-Laurent. Rappelons que Léon Gérin était le fils d'Antoine, auteur de la complainte patriotique *Un Canadien errant*, et le neveu de Mgr Denis Gérin, alors curé de Saint-Justin.

Le père, Ernest

Quand j'entre en coup de vent dans l'imprimerie, pour ma deuxième visite, je me trouve face à face avec le seul survivant des quatre fils de Willie (deux de ses trois filles vivent encore), un homme de belle prestance à 74 ans, au regard encore jeune et fougueux derrière ses lunettes: Ernest Gagné.

Flegmatique et souriant, il reste bien planté sur ses jambes entre la porte donnant accès à son bureau de président et l'étagère où trône toujours fièrement la première et minuscule presse à imprimer de la famille. «Tous les musées veulent l'avoir», s'amuse-t-il à dire. C'est sa façon rituelle à lui — son



«de
rien
nsi-
pogie
, la
rière
tivi-
e il
de
int-
au-
de
ille
suit
pe-
fils
nte
le
de

cri du coeur —, de se présenter à
quelqu'un.

A travers la vitre de la porte d'entrée,
je vois passer, dans la rue principale qui
s'appelle, évidemment, rue Gagné, deux
camions: «Fruits en gros, Saint-Justin»
et «J.-J. Gagnon, portes et châssis;
spécialité: portes de garage et armoires
de cuisine».

Depuis le temps lointain des études
sur le terrain faites par notre premier
sociologue en titre, la ruralité saint-
justinienne, d'abord exclusivement agric-
cole, a ouvert ses rangs à une autre
industrie, à part l'imprimerie Gagné. A
compter des années 60, plusieurs culti-
vateurs de Saint-Justin ont «pris une job
aux meubles» entre les trains du matin
et du soir, certains finissant même par
vendre leur terre. Cette industrie du
bois du pays, Meubles Saint-Barthéle-
my, procure une certaine d'emplois,
sur son total de 150, à des familles de
Saint-Justin et des environs, contre une
soixantaine sur 70 pour la fabrique de
livres.

Saint-Justin manque d'eau

Les 1 500 âmes de Saint-Justin vivent
toutefois dans une disette endémique,
celle de l'eau. Et la rivière Maskinongé
qui passe par là? «Les ruisseaux de
Saint-Justin ravinent profondément le
terrain argileux et causent des éboule-
ments périodiques le long de leur cours.
Saint-Justin manque de bonne eau
potable. Les puits creusés en divers

Suite page 10

L'assurance-vie temporaire: économisez et vivez mieux.



L'assurance-vie temporaire convertible et renouvelable
de 5 ans de l'Occidentale-Vie vous garantit plus qu'une
bonne protection de base à un prix économique. Vous
êtes couvert jusqu'à l'âge de 75 ans. De plus, votre police
peut être modifiée, en tout temps avant l'âge de 65 ans,

en une assurance-vie
accumulant une valeur
de rachat — et pour cela,
aucun examen médical
n'est exigé.

Informez-vous sur
cette assurance avant-
ageuse auprès de votre
agent de l'Occidentale-
Vie. Vous découvrirez
comment on peut
économiser et vivre
mieux.

Police de \$50,000 à terme de 5 ans convertible et renouvelable

Age		Prime mensuelle les cinq premières années*
Homme	Femme	
25 ans	28 ans	\$10.46
30 ans	33 ans	10.80
35 ans	38 ans	12.48

*Prime déduite automatiquement de votre compte de
chèques personnels. Formule de souscription 1-340 12-176
(en anglais); 1-340 13-176 (en français).

Occidental Life Insurance Company of California
C.P. 69, Station K, Toronto, Ontario-M4P 9Z9

Cher monsieur.

Combien me coûterait pendant les cinq premières années une
police de \$_____ à terme de cinq ans, convertible et
renouvelable?***

Nom _____

Date de naissance _____

Sexe _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

Code postal _____

***Minimum de \$5,000



L'Occidentale-Vie
Une Compagnie Transamerica



VRAIES MONNAIES ETRANGERES-10¢

Deuxième Guerre Mondiale Japonaise billet des Philippines, 1951 lev Bulgare avec cachet filigrane, 1930 billet Chinois pour 10 droits de douane blocs en or, deux autres billets du Chili et de la Corée — le tout à dix cents! Aussi, pour examen d'autres billets fort intéressants. Achetez le nombre que vous voudrez de ces derniers ou même aucun, renvoyez le reste, annulez n'importe quand votre inscription au service. HARRIS BANK NOTES, Dep. BF-127, Boston, Massachusetts 02117 U.S.A.

POUR UN AJUSTAGE PARFAIT DE VOTRE DENTIER



Vos gencives sont-elles sensibles? Votre dentier glisse-t-il? Le PLASTILINER DE BRIMM'S. Donne un ajustement parfait et confortable qui dure des mois. MANGEZ N'IMPORTE QUOI. Appliquez une bande de PLASTILINER sur le dentier. Mordez et l'enduit se moule parfaitement. Remboursement garanti par le fabricant. A tous les comptoirs pharmaceutiques.

RÉPAREZ VOTRE DENTIER

À la maison, en quelques minutes
Utilisation rapide et facile. Satisfaction garantie ou argent remis. A tous les comptoirs pharmaceutiques.



QUIK-FIX

Nécessaire de Réparation de Dentiers

107 TIMBRES SEULEMENT 10¢

OBTENEZ 107 TIMBRES DIFFÉRENTS DE TOUS LES COINS DU MONDE! Jeux olympiques spectaculaires, animaux sauvages, poissons tropicaux, magnifique flore, timbres commémoratifs. AINSI QUE plusieurs anciens et nouveaux timbres. Nous vous en enverrons également d'autres que vous examinerez en ouvrant le paquet. Vous pouvez acheter ou non, retournez ceux que vous ne désirez pas. Annulez ce service n'importe quand. ENVOYEZ 10¢ à DEPT. P-399 WILLIAMS STAMP CO., ST. STEPHEN, N.-B.

endroits, à une profondeur de cent pieds ou plus, donnent une eau dure, chargée de carbonate de chaux.» (Extrait de l'Habitant de Saint-Justin). Ainsi Léon Gérin avait-il projeté, en son temps, une première lumière sur le problème.

Formant un chœur rugissant derrière cette réclamation toujours inassouvie, les voix des trois générations de l'imprimerie s'élèvent aux oreilles des échevins ou députés: «La police d'assurance contre le feu? C'est 40 000 «tomates» par année! On a fait creuser un puits de 300 pieds? C'est pour le débit quotidien de l'industrie... et aussi pour l'approvisionnement de certaines familles voisines. Des voix individuelles de citoyens sont venues s'ajouter à celles de notre fabrique et à celles des meubles, mais les hommes publics se tiennent coi!

«Il existe, par contre, quatre petits syndicats de l'aqueduc. Leurs promoteurs vendent de l'eau aux plus assoiffés... ou aux moins défavorisés. C'est l'oligarchie de l'eau! Constituée par quelques Montréalais égocentriques transplantés ici, elle s'oppose farouchement à la municipalisation de l'aqueduc. Alors? Ou l'on sort de la pénurie, et à quels frais! (les sociétés d'assurance exigent une réserve moyenne de 300 000 gallons). Ou la boutique de livres, déjà à l'étroit, ira croître ailleurs dans la région. Et amen pour Saint-Justin!»

Le fils, Ji-Pi

Une des trois voix est celle du fils, après le père et le grand-père. Jean-Pierre Gagné est devenu l'homme de la relève quand, en 1969, son père, face à des problèmes de santé, se trouva dans l'alternative ou de vendre l'entreprise à un étranger ou d'en passer la direction au seul descendant direct du clan. N'était-on pas, jusqu'à Saint-Justin même, à l'ère déjà bien engagée de la typographie électronique, du montage photographique des épreuves, des presses à haute révolution?

L'offset, ce procédé qui relègue aux oubliettes les linotypes à clavier coulant des lettres dans le plomb et les assemblant, attendait son homme sur les bords de la Maskinongé. Celui que ses employés, gens peu imbus du clivage des classes sociales, appellent tout bonnement Jean-Pierre (quand ce n'est pas Ji-Pi) est le prototype du jeune industriel progressiste dans la trentaine.

Ils parlent d'eux-mêmes, les murs de son entreprise, ou ceux de sa maison de Louiseville parsemée d'antiquités. Tel ce coq en fer-blanc qui siègeait sur le clocher de l'église de Saint-Justin vers la fin du siècle dernier. Ici, la photographie du conventum 1964 du collège de Saint-Laurent. Là, les photos couleur de deux beaux enfants: un garçon, une fille. Ici, la photo de l'épouse, belle, effacée, aux yeux pénétrants et un peu mélancoliques. Là, le diplôme de l'École des Hautes Etudes commerciales. Ici, un Canada Award pour le plus beau livre de l'année. Il ne manque que la photo du joueur de tennis.

«J'y joue immanquablement une fois par semaine, souligne-t-il. Sans soupape, aujourd'hui, on est fini!»

Il serait fini depuis longtemps, en

Imprimerie Gagné

Ci-contre, le président Ernest Gagné (assis) et son fils Jean-Pierre; devant eux, la première et toute petite presse à imprimer dont s'est servi le grand-père Willie; à dr., le chef d'atelier Jean-Marie Bolduc devant un amas d'exemplaires de livres édités récemment à Saint-Justin.



effet, ce jeune ogre de l'imprimerie, également éditeur-proprétaire des hebdomadaires *l'Echo de Louiseville* et *le Courrier de Berthier* (tirage de 7 500 exemplaires), s'il n'était entouré d'une demi-douzaine de contremaîtres racés. Dans cette industrie au marché féroce-ment concurrentiel, certains chefs d'atelier partent plus morts que vifs en congé sabbatique après quelques années seulement de responsabilité stressante.

Le Québec s'édite là

En outre, le fils peut compter sur une équipe d'employés exceptionnellement unie et harmonieuse. On a découvert ces femmes et ces hommes sur le territoire régional même et on les forme directement sur le plancher de l'imprimerie. C'est à eux que 80 p.c. des éditeurs québécois confient régulièrement l'impression de leurs publications: 400 à 500 livres par an, 300 revues spécialisées, brochures, dépliants, etc.

Un des hommes d'acier de la place est son chef d'atelier, Jean-Marie Bolduc. Un vrai maniaque du livre! Quand les presses allemandes ou américaines, à \$180 000 pièce, et toute la machinerie de la nouvelle technologie démarrent après la pause-midi, dans un concert de musique dodécaphonique, il jouit positivement: «J'aime quand ça gronde comme ça!»

Bolduc donne dans l'imprimerie depuis l'âge de 19 ans; il en a 45. D'origine beauceronne, il est passé par la redoutable école américaine de l'impression mécanographique, dictée par ordinateur, avant de venir s'établir à Saint-Justin. Il rugit comme seul un écrivain peut le faire: «En veux-tu, des titres?» avant d'en composer sous ses yeux un étalage à vous faire rêver d'un Noël d'éternelles en forme de piles de livres.

90 minutes à Entebbe (éditions Stanké), fabriqué en huit jours ouvrables dans une course gagnante contre les

éditeurs européens. L'album *les Séguin* (pour *l'Aurore*). *Quinze novembre* (pour *l'Intrinsèque*), autre course gagnante. *L'Affaire Marie-Andrée Leclerc*, par Huguette Laprise (pour *la Presse*), petite primeur mondiale. *L'Indépendance, oui mais...* de Gérard Bergeron (éditions Quinze). Et puis des poèmes, des contes pour enfants, des livres sur les chats, sur les plantes d'appartement, des livres en anglais pour McGill University Press (pas de barrière de langue ici!), des livres sur King Kong, sur les Dubois, des manuels scolaires, des romans féministes pour hommes seuls... Autant d'histoires de lutte contre les aiguilles du temps, les contraintes du budget, les rivalités sulfuriques entre éditeurs, les petites mafias de l'esprit.

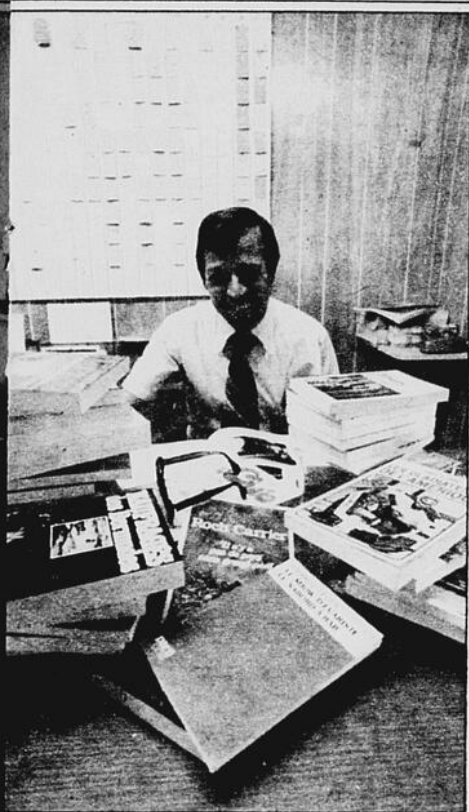
Et mon livre à moi qu'on a imprimé là? Le manuscrit arrivé à l'estimation, on lui ouvre un dossier (type de papier, format, nombre d'exemplaires). On l'envoie à l'ordinateur, qui en fait le codage pour les femmes préposées aux claviers de composition. Les premières épreuves sortent de la photocopie et vont à la correction. Le foetus repasse à l'ordinateur, subit la mise en page, retourne à la correction. Il va à la mise en plat, où l'on en tire un film puis un négatif. Ultimes corrections et retour du négatif, dont le film devient une plaque au magnésium pour l'impression, qui s'effectue sur deux presses différentes (une pour la couverture, l'autre pour l'intérieur du livre). Le bébé passe enfin à la reliure. Il s'en tirera pour \$3 090: 3 000 exemplaires à \$1.03.

Cinq questions

On est allé mouiller l'événement chez le grand patron. Alors moi, papa du bébé, j'ai posé à Jean-Pierre Gagné cinq questions, qu'il a répétées en entamant chacune de ses réponses.

— Comment la population de la région vous voit-elle?

— Comme des éditeurs de journaux



Syndicalisme et économie

— Vos relations patronales-ouvrières?

— Je rencontre les employés, atelier par atelier (des groupes de six ou sept hommes et femmes), une fois par mois. Pour que nous échappions à la routine du travail, que nous établissions des rapports globaux. Les rencontres ne comportent aucun but ni agenda précis. On prend une bière, on jase, on essaie de se connaître davantage. L'expérience dure depuis plus d'un an et se révèle toujours plus enrichissante. C'est quoi, nos problèmes quotidiens? Comment peut-on en imaginer les solutions, au fur et à mesure? Comment réduire la marge d'incompréhension, les distances entre nous? Vois-tu, syndicat ou pas (chez nous il n'y en a pas), une grève, un ralentissement de travail peuvent tuer l'entreprise. Seule la communication systématisée peut établir un climat serein.

— Qu'est-ce qui manque le plus aux Québécois dans le domaine économique?

— Notre tempérament latin et notre système d'éducation sont nuls au niveau économique. Nous n'avons pas encore vraiment conscience de ce que c'est, l'économique. Le sens politique de l'industrie, ce devrait être le goût de la participation semé dans tout le personnel de l'entreprise. Ce devrait être aussi la compréhension générale de son économie, l'équilibre de ses relations humaines. A la question: «C'est quoi, ta «patente», Jean-Pierre?» je devrais pouvoir toujours répondre sensé et l'esprit ouvert.

Oh! il y a bien aussi à l'imprimerie le cousin Claude, fils du frère du père de Jean-Pierre. Pour le moment on en est, à Saint-Justin, à une espèce de souveraineté (du patron)-association (des employés). L'association est-elle à l'égal de la souveraineté?

Sur ce sujet, la plupart des artisans de la fabrique prennent le petit air déluré, très saint-justinien, de ceux d'entre eux — deux hommes, une femme — qui m'ont dit: «Si ça cessait d'être une bonne entreprise familiale, on essaierait de la prendre en main. Un syndicat, au fond, on en est déjà un, sans clans ennemis. Et puis, ne sommes-nous pas les meilleurs dans le livre?...»

L'entreprise en quelques chiffres

Les salaires oscillent entre \$3.65 et \$7 l'heure, selon l'expérience, l'ancienneté, la spécialisation. Semaine de 40 heures; de deux à quatre semaines de vacances annuelles et onze jours de congés statutaires payés.

Le profit moyen de l'imprimerie — c'est-à-dire d'une telle industrie quand elle fonctionne en province — s'établit aux alentours de 5 p.c. des ventes. Le volume d'affaires est passé de \$250 000 en 1969 à quelque \$3 000 000 en 1977.

La fabrique sortie du rêve du grand-père Willie a non seulement franchi le seuil de la rentabilité mais atteint sa taille optimale, au point d'avoir besoin de s'agrandir bientôt.

régionaux. Des journaux combattant pour des idées, pour des projets qui finissent par se réaliser. Ce secteur ne constitue cependant que 20 p.c. de notre volume d'affaires. Nous en puisons 75 p.c. dans le marché montréalais du livre. Le reste nous vient des presses universitaires (Ottawa, Moncton, etc.). Pour le milieu nous représentons un travail recherché. Nous payons mieux nos artisans que le meuble ou le textile.

— Pourquoi les trois quarts des éditeurs de livres sont-ils vos clients?

— La structure des prix s'est gonflée à Montréal, parce que l'impression commerciale accapare le gros du marché. On peut y fabriquer du livre, mais à un coût excessif. L'imprimeur de province, lui, ne pourrait vivre des seuls travaux commandés par les gens de son milieu. D'autre part, le marché commercial extérieur lui impose des délais trop serrés et une distance géographique trop considérable. Je ne peux pas rivaliser là avec l'imprimeur de la rue Saint-Antoine. Il nous faut donc chercher un produit qui ait une course de production assez longue (d'un à deux mois), soit le livre.

— Les foires du livre, que valent-elles?

— Les auteurs ont raison de dire: «Ce n'est pas pour nous!» Les foires servent au trafic. Elles constituent pour nos éditeurs l'occasion de déboucher sur de plus amples marchés. On connaît l'étroitesse de nôtre, la rentabilité difficile de l'édition au Québec, l'augmentation vertigineuse des coûts de production: 50 p.c. en deux ans, soit 20 p.c. du prix de vente d'un ouvrage. Le livre, au Québec, c'est une aventure pour l'éditeur comme pour l'auteur. L'imprimeur, lui, imagine un système pour s'en tirer ou il se casse la gueule. Il faut diversifier l'édition et déboucher le plus tôt possible sur le marché européen. Le Québec est devenu un grand appât et excite une curiosité qui n'est pas ethnocentrique.

perspectives est publié chaque semaine par Perspectives Inc.
231, rue Saint-Jacques Montréal H2Y 1M6 • Tél. 282-2224

Directeur de la rédaction

Pierre Gascon

Directeur adjoint

Jean Bouthillette

Directeur artistique

Pierre Legault

Photographe

Denis Plain

Secrétariat

Gisèle Payant

Service artistique

Marthe Bolduc

Michel Brunette

Roger Dion

Michel Genest

France Lafond

Président

Paul-A. Audet

Vice-président

Charles d'Amour

Secrétaire

Guy Pépin

Trésorier

Gaston Vachon

Représentant publicitaire

MagnaMedia Limitée 231, rue Saint-Jacques

Montréal H2Y 1M6 Tél. 282-2120

ISSN 0380-6790

MÊME LES AMATEURS DEVIENNENT EXPERTS

LE GUIDE COMPLET DES PLANTES D'INTÉRIEUR par Joan Lee Faust. Traduit de l'américain par Marc Meloche. Les plantes d'intérieur donnent à votre foyer un aspect de chaleur et d'hospitalité. Ce beau livre, débordant de renseignements pratiques, vous montrera comment mieux en prendre soin, comment entreprendre un jardin intérieur. 262 pages. Seulement \$7.95.

Postez le coupon à: Les Editions Optimum, C.P. 4090 Place d'Armes, Montréal, P.Q. H2Y 3M1.

- Facturez-moi plus tard (plus 75¢ de frais d'expédition)
 Chèque ou mandat (inclus payable aux Editions Optimum (l'éditeur assume les frais d'expédition))
 Portez à mon compte (Charges ou MasterCard (plus 75¢ de frais d'expédition))

Allergies: demandez à votre médecin si un changement d'air peut aider.

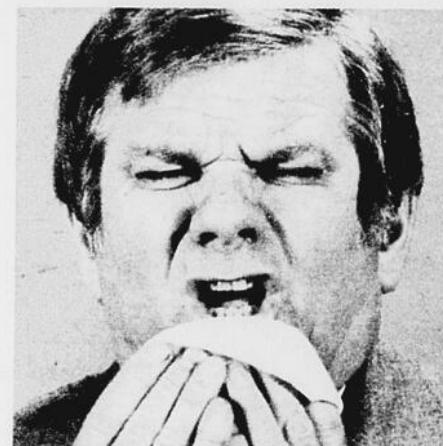
Le pollen, la poussière et la fumée empoisonnent l'existence.

Les remèdes et les piqûres peuvent aider à soulager les allergies. Mais un filtre à air électronique Honeywell peut aider à en enrayer la cause.

Comment? Le filtre à air électronique Honeywell capte jusqu'à 99% des particules de pollen et jusqu'à 95% des particules de poussière contenues dans l'air qui le traverse. Il vous aide donc à respirer plus aisément.

Votre fournisseur d'huile ou votre entrepreneur en chauffage peut l'adapter facilement à votre système de chauffage ou de chauffage-refroidissement à air pulsé. Pour les autres systèmes de chauffage ou pour les appartements, notre modèle portatif peut être la solution.

Parlez-en à votre médecin de famille. Ou postez ce coupon pour avoir plus de renseignements.



Les gens qui changent
l'air du temps:

Honeywell



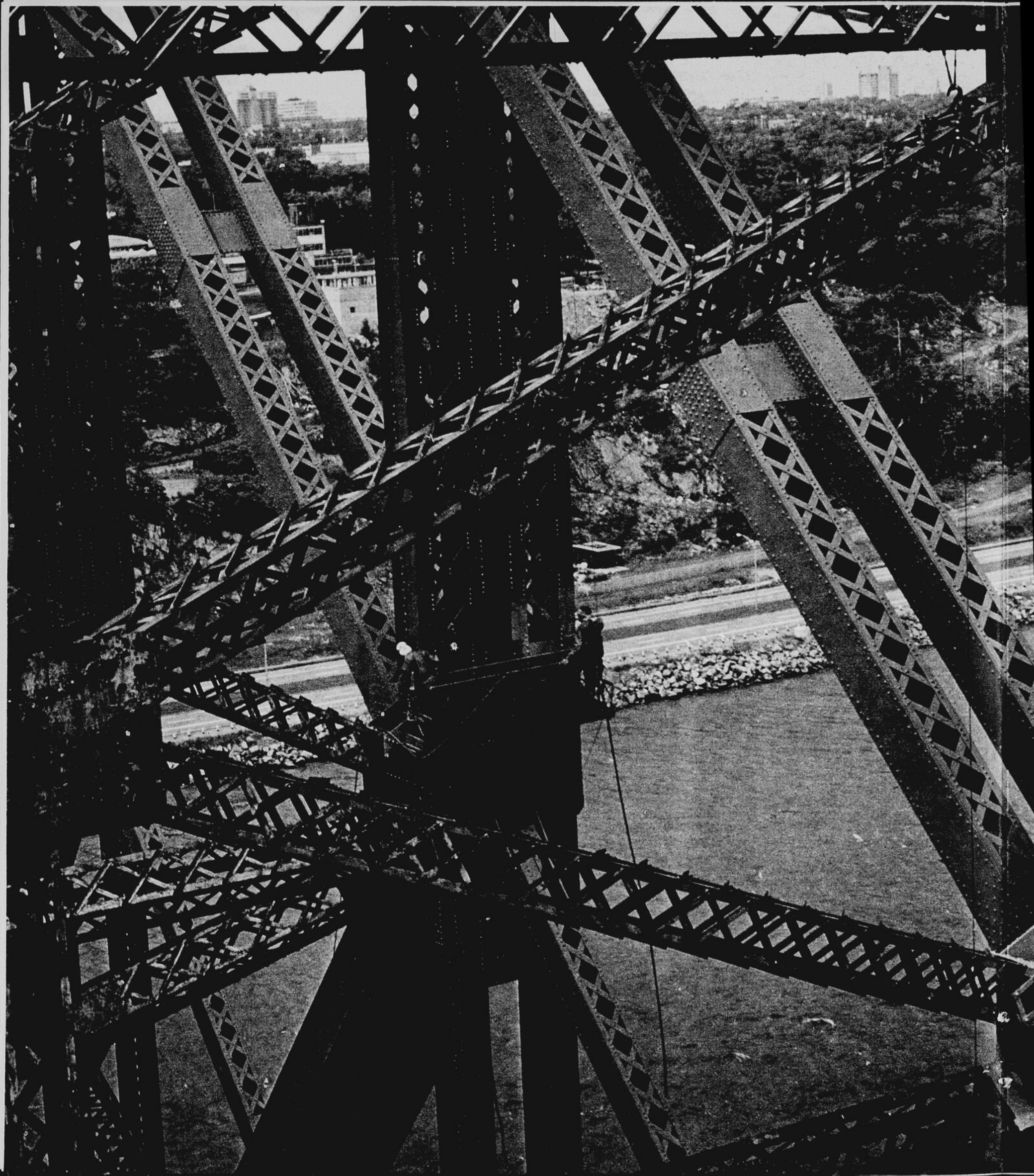
A: Honeywell Limitée, Service 180, 740 Ellesmere Rd., Scarborough, Ontario M1P 2V9

Veuillez m'envoyer plus de renseignements concernant vos filtres à air électroniques.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____



DIX ANS POUR PEINTURER LE PONT DE QUÉBEC, PUIS ON RECOMMENCE!

PAR DENIS METHOT

Même pour l'oeil averti, ils sont difficiles à distinguer. Dispersés sur les poutres d'acier, leur costume empruntant la même couleur que la peinture qu'ils appliquent sur le métal, rien ne laisserait soupçonner leur présence sans cette couche orange qu'ils étendent généreusement. Pourtant, jour après jour, de la mi-avril à la fin septembre, depuis des dizaines d'années, ils sont là, invisibles mais efficaces, inconnus mais hardis: ce sont les peintres du pont de Québec.

Ouvert à la circulation le 3 décembre 1917 (les quatre plaques rivées au pont pour rappeler cet événement sont rédigées uniquement en anglais), la «huitième merveille du monde», avec sa suspension cantilever et ses 133 000 tonnes d'acier, en imposait à ses contemporains. Depuis cette époque, il en impose surtout par la somme de travail et d'argent que nécessite son entretien.

Avec les méthodes actuelles, le peinturer au pistolet presque d'un bout à l'autre exige au bas mot dix années de travail. C'est le Canadien National qui est le maître d'oeuvre de cette interminable tâche. Lorsque les ouvriers ont terminé à une extrémité, ils doivent reprendre à l'autre car la rouille, source de ce remue-ménage annuel, est un ennemi vorace et sans répit.

Quel automobiliste, empruntant le pont, ne s'est pas demandé: «Quelle sorte de bonhomme faut-il être pour grimper sur ces structures de fer? des partisans du suicide, des inconscients, des fous, enfin quoi?» Cette question, je me l'étais posée et, pour y répondre, je suis allé rencontrer ces peintres du vide.

Ce que j'y ai trouvé? non pas des Indiens comme le veut l'antique croyance mais des étudiants, pour la plupart. Des jeunes dans la vingtaine qui, pour payer leurs études, sont heureux de

remplir cette tâche assez bien rémunérée («seulement quand on est étudiant», prétendent toutefois les autres travailleurs). Ce ne sont donc pas des fous, encore moins des partisans du suicide. Ajouté au fait qu'ils aiment travailler à l'extérieur, que certains d'entre eux se grisent de la sensation procurée par le vide, la hauteur et le risque, ce sont surtout des gens qui, comme leurs confrères, ont appris à maîtriser leur peur. Et cette crainte instinctive, elle s'envole rapidement.

«Les 15 premiers jours, raconte Denis Lefebvre, l'un des deux jeunes contremaîtres, on n'a guère besoin de les surveiller car ils s'accrochent à tout d'eux-mêmes; après cette période, il faut leur recommander de faire attention.» Une fois l'appréhension produite par l'altitude (hauteur maximale: 365 pieds) écartée, il semble que l'on s'habitue. Eux, du moins, le prétendent.

Sans être exceptionnelles, les mesures de sécurité sont omniprésentes. Etaler un filet n'est pas toujours possible mais les ouvriers sont constamment attachés à une partie du pont par une forte corde. Il fut un temps où ils ne l'étaient pas, mais en dépit de cet accroc à la plus élémentaire logique, les accidents mortels ont été rares.

Au départ, ils ne sont jamais guère plus d'une trentaine, de sorte que les chefs d'équipe savent toujours à quel endroit ils se trouvent. Le matin, le contremaître principal, M. Armand Lemieux (il travaille au pont depuis 32 ans) les observe attentivement et écarte celui qui semble malade ou sous l'effet de l'alcool. En outre, ils travaillent toujours par groupe de deux. Le vrai danger n'est finalement ni les conditions climatiques — le vent est constant et l'air est froid au-dessus du fleuve — ni l'altitude; c'est plutôt l'accoutumance, celle qui vous fera oublier quelques précautions élémentaires. Mesure suprême, un bateau veille continuellement sous le pont au cas où...

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, beaucoup de gens s'offrent pour jouer le rôle de peintre. La liste d'attente est longue mais, avec un peu de patience, on est appelé car le roulement de personnel, sans

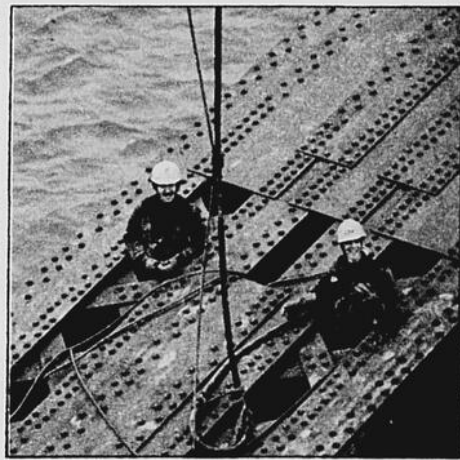
être extrêmement élevé, demeure important. Au début de cet été, le tiers des effectifs était nouveau.

Parmi les ouvriers non étudiants, il y a cet homme qui se trouve là simplement parce qu'il demeure tout près, à Charny, cet autre qui déteste être enfermé entre quatre murs et celui qui se prétend incapable de se dénicher un emploi ailleurs. Un vétéran, dont le père a accompli le même boulot et dont le grand-père a participé à la construction du pont, dit qu'il est encore là pour autre chose: il est à la recherche du rivet d'or, celui qui aurait été posé en tout dernier. Personne ne sait évidemment à quel endroit il se trouve mais tous sont convaincus qu'il existe bel et bien. «Si je le découvre, déclare-t-il, j'abandonne mon job tout de suite.»

Le travail s'effectue en plusieurs phases: quelques-uns découpent partiellement la vieille peinture, une équipe applique la couche orange si visible (de l'oxyde de plomb, en fait), une autre une couche de brun et une dernière, le vert antirouille. Le tablier central du pont fait l'objet d'une attention particulière alors que certaines poutres surplombant la chaussée sont presque complètement oubliées. Coût des travaux annuellement: entre \$150 000 et \$200 000!

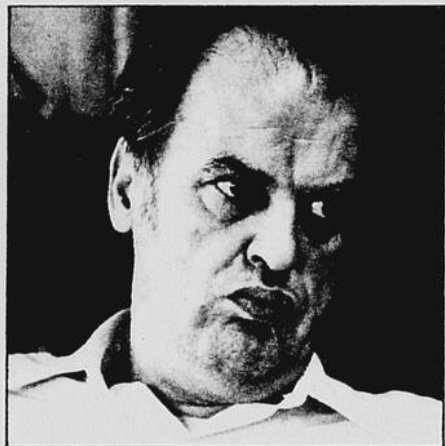
Il y a plusieurs années, les postulants étaient soumis à un examen particulièrement difficile: on les faisait marcher tout en haut des structures sur une série de poutres en X. Les survivants encore intéressés se voyaient offrir un emploi... Blague à part, cette épreuve avait de quoi décourager les plus téméraires. Aujourd'hui, quiconque sait dominer sa peur (à condition de ne pas souffrir du vertige,) peut devenir peintre au pont de Québec.

Quiconque mais pas moi. Grimper là-haut une seule fois m'a suffi: un mois plus tard, j'en ai encore les jambes flageolantes rien qu'à y penser! Quand j'ai dit à l'un de mes amis que je comptais monter sur le pont pour réaliser le présent reportage, il m'a rétorqué: «Manques-tu d'argent à ce point-là?» ●



Le 10 juillet dernier, le frère Untel arrivait au collège des frères maristes de Desbiens, au Lac-Saint-Jean, pour une «visite» qui devrait durer au moins trois ans. Une visite importante pour lui et la centaine de religieux de la «province» du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Car Jean-Paul Desbiens venait d'être nommé provincial des maristes de cette région du Québec.

D'envergure mondiale, cette communauté comprend plus de 7 000 membres répartis dans 30 pays et regroupés en 52 provinces. Le Canada compte trois provinces, et le frère Untel dirigera, pour les trois prochaines années, celle du «royaume du Saguenay».



Comme nous l'indique le frère Untel, sa nomination s'est faite en toute démocratie. Les religieux de la région concernée ont soumis son nom comme futur provincial. Par la suite, on lui a proposé le poste, qu'il a accepté avec reconnaissance. D'autant plus que ses activités professionnelles l'ont éloigné de la région depuis les débuts des années 60 et qu'il se sentait un peu «l'étranger» chez les maristes du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Il veut que son retour aux sources soit le plus profitable possible. Car, depuis 1960, année de publication des *Insolences*, il a quitté cette région où il avait passé son enfance et une brève période

de sa carrière d'enseignant.

Le frère Untel est un Jeannois pure laine, un petit gars — de 6 pieds — du Lac-Saint-Jean. Il est né à Métabetchouan, village qu'on peut voir juste à la sortie de Desbiens. De la fenêtre de son bureau de provincial, au collège de Desbiens, on remarque facilement le clocher de son village natal. C'est là que ses parents ont traversé péniblement les années de la crise économique. Cette misère et cette pauvreté, il les a évoquées avec tendresse dans son autobiographie, *Sous le soleil de la pitié*, parue en 1965 aux Editions du Jour, rééditée en 1973.

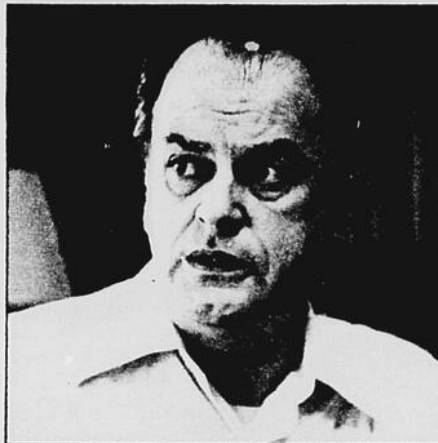
Pour lui, le Lac-Saint-Jean évoque d'abord son enfance et sa famille. Son père a travaillé un certain temps au moulin de la St. Raymond Paper, à Desbiens: la plus grosse bâtisse du village avec le collège des frères maristes. Cette nomination de provincial lui permet donc de renouer avec le passé. Son passé, c'est ce paysage du Lac-Saint-Jean, à la hauteur de Desbiens, qu'il nous présente un peu comme son héritage.

C'est vrai que son bureau est particulièrement bien orienté pour profiter du paysage. En y entrant, le grand lac Piékouagami — nom indien du lac Saint-Jean — nous saute aux yeux. Toutes les fenêtres donnent sur le lac. Par une belle journée sans nuages, c'est une raison suffisante de décrocher son téléphone de provincial...

De la galerie qui court derrière le collège, les Laurentides occupent tout le paysage. Juste en bas de la galerie, le frère Untel nous fait remarquer la «bonne santé» du potager de la communauté, soigné par le même religieux depuis quarante ans. Les deux rangs de plants de gourganes semblent particulièrement florissants...

Pour le frère Untel, le paysage du Lac-Saint-Jean se retourne aussi dans ces chemins de terre qui contournent les villages de la région. Il avait oublié ce panorama rural depuis le temps qu'il

menait sa «vie publique», à Montréal et à Québec. Il pense profiter de son retour aux sources pour redécouvrir les horizons de son coin de pays, la tranquillité des villages qu'on n'a pas encore réussi à déguiser en petites villes.



Le frère Untel a lu le récent Livre blanc sur la culture au Québec. Un chapitre, entre autres, l'a frappé par sa densité: le chapitre VII sur l'habitat. Il se dit en parfait accord avec la critique qu'on y fait de nos maisons désincarnées. Il avoue que nos ancêtres avaient beaucoup plus que nous le sens de l'harmonie, du parfait mariage des bâtiments avec le paysage naturel. Il est encore possible de voir au Lac-Saint-Jean des exemples de maisons, de fermes, de petits villages bien adaptés à leur environnement.

Ce retour aux sources, le frère Untel entend aussi le faire en renouant certaines amitiés, en établissant des contacts avec les gens de la région, rencontrant le plus de gens possible.

Pour lui, les habitants du Lac-Saint-Jean — et de certaines autres régions du Québec — ont un timbre de voix qui leur est propre. Il vient de redécouvrir la musique de la parole jeannoise et saguenéenne. A son avis, ce timbre de voix distingue davantage les gens de la région que les particularités de leur vocabulaire ou leur habitude de faire

sauter la lettre «h». Quand il était administrateur au campus Notre-Dame-de-Foy, à Cap-Rouge, il reconnaissait assez facilement à leur timbre les Saguenéens ou les Jeannois qui lui téléphonaient.

«La première caractéristique d'un bon «bleuet», dit-il c'est d'être fier de l'être. Les Saguenéens ont du front, sont très fiers, baveux sur les bords et passent pour de grands essayeux...» Des «essayeux»: l'expression est de René Lévesque, qui parlait avec lui, en 1972, dans sa chambre de Cap-Rouge, des gens du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Bien malgré lui, le frère Untel était devenu un homme public depuis ses *Insolences* de 1960. Il garde quelques bons souvenirs de sa carrière de personnage public et de Québécois célèbre.

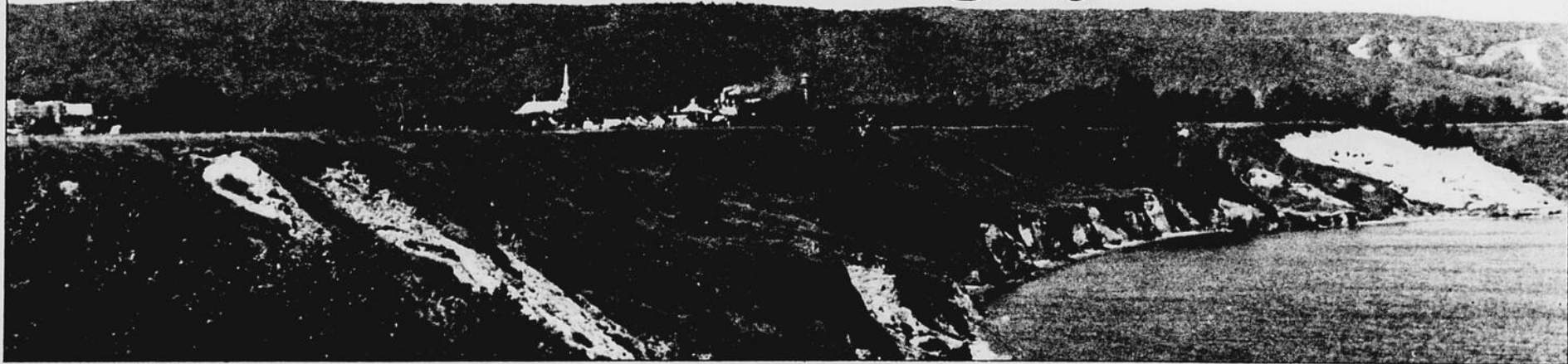
A la fin de son exil en Europe, le 13 mai 1964, il reçoit un appel téléphonique, dans sa chambre de Fribourg, en Suisse. Un reporter de Télé-Métropole veut lui demander ses impressions à la suite de la création d'un ministère de l'Éducation au Québec. Il participe, en direct, à la même émission que le ministre Paul-Gérin-Lajoie. A l'époque — et encore aujourd'hui —, il a trouvé le journaliste pas mal débrouillard... Quelques mois plus tard, il passait au service du ministère de l'Éducation.

A partir de 1965, le frère Untel s'occupera donc activement de la mise sur pied des cégeps. De 1965 à 1970, il avoue avoir passé au ministère de l'Éducation des années enrichissantes à tous les points de vue. «C'était l'époque où les fonctionnaires avaient l'impression de participer à une certaine révolution de la société.» Il a toujours été un enseignant, un homme qui réfléchit et tente de faire réfléchir les autres sur certaines valeurs, certaines réalités fondamentales, comme l'éducation.

On lui a donné la chance, au ministère, de pousser plus loin les intuitions et les critiques publiées dans les *Insolences*. Il pense avoir participé, dans la mesure de ses moyens, à la

Suite page 16

Le frère Untel de retour dans son pays



Photos Michel Gauthier



Woolco

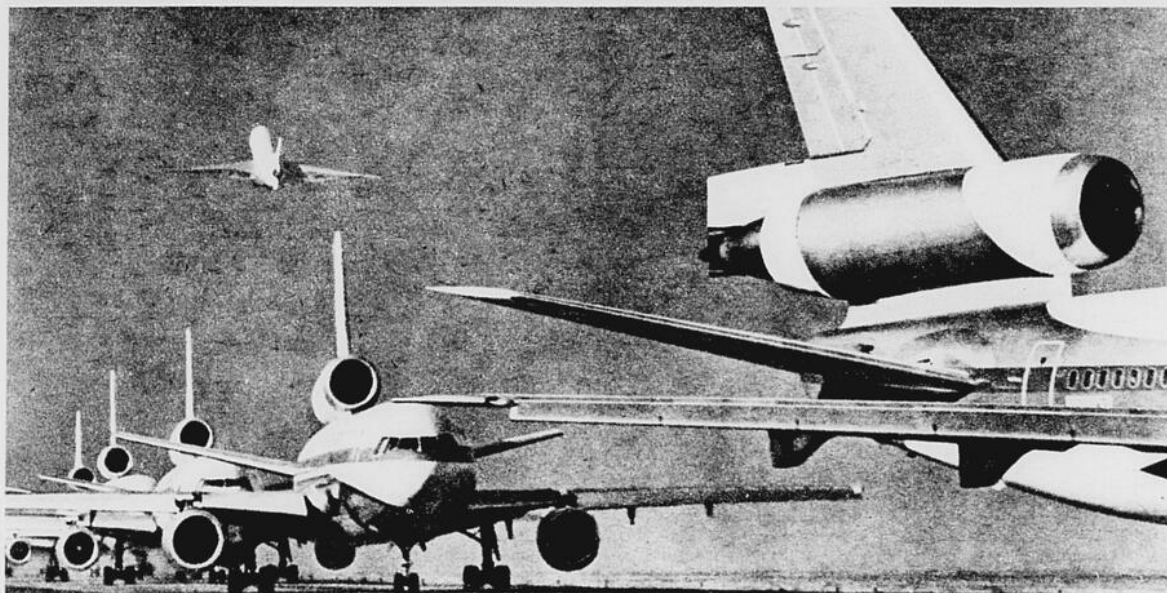
Une invitation aux coloris tamisés de l'automne

À gauche: cet ensemble 2 pièces en velours côtelé a une allure à la fois classique et décontractée. Veste sans manches à boutonnage devant et 2 poches appliquées. Jupe à ceinture montée, glissière et fermeture par un bouton. Confectionné au Canada. 100% coton. Choix de tons naturels: vert, brun, beige et noir. Juniors 7 à 15. \$20

À droite: une robe tout-aller qui ne craint pas les journées fraîches de l'automne. Modèle aspect suède à manches ballon, devant lacé, glissière et liens à nouer au dos. Corsage et ourlet volant garnis de guipure. De confection canadienne. 70% triacétate Arnel et 30% polyester. Noir, vert et marine. Junior 5 à 15. \$20

CLICHÉ RÉPÉTÉ À ÉCLAIRAGE DIFFÉRENT, EN RAISON DU TEXTE IMPRIMÉ SUR FOND GRIS OU DE COULEUR.

Nos ailes canadiennes ont transporté plus de 1200 millions de passagers.



Ces DC-10, alignés à l'aéroport international de Los Angeles, montrent avec fierté leurs ailes bâties au Canada.

Les ailes de chaque DC-9 et DC-10 McDonnell Douglas, actuellement en service, ont été fabriquées ici même au Canada, à l'usine McDonnell Douglas Canada de l'aéroport international de Toronto. Plus de 1 100 paires d'ailes équipent ainsi des avions qui transportent quotidiennement plus de 400 000 passagers.

Nous ne pouvons que remercier tous ces Canadiens de talent qui nous ont permis d'établir avec le Canada des relations profitables à tous deux. Les bénéfices que nous en avons retiré dans le passé nous permettent maintenant d'entrevoir avec confiance un avenir prometteur, un avenir où McDonnell Douglas Canada aura une place de choix dans le processus de fabrication de DC-9 et DC-10.

MCDONNELL DOUGLAS CANADA

Toronto AMF, Ontario L5P 1B7



TIMBRES du CANADA! 3 Collections Seulement 10c

1. Quatre grands timbres faisant tableaux de genre: silos à grain, match de hockey, industrie textile, jamboree commémoratif, plus deux timbres de Terre-Neuve. 2. Douze timbres à l'effigie de trois rois et d'hommes d'Etat, dont Edouard VII. 3. De passionnants timbres sur la faune: grèbes, moufflons, boeufs musqués. Nous vous envoyons aussi d'autres timbres remarquables pour examen gratuit. Achetez-en le nombre qui vous plaît ou aucun; retournez le reste. Vous êtes libre de contremander ces envois en tout temps. Les lots 1, 2 et 3 (plus le catalogue illustré, de 40 pages, des occasions que nous offrons) restent votre propriété. Expédiez 10c AUJOURD'HUI! H.E. HARRIS, Dept. G-141, Boston, MA 02117 U.S.A.

FINIS LES PROBLÈMES QUOTIDIENS DE DENTIERS

**Le Coussinet Snug les retient
fermement pendant des
semaines, en tout confort.**

Adieu crèmes et poudres salissantes! Adieu opérations délicates chaque matin et après les repas! Avec le coussinet Snug, le dentier adhère parfaitement de jour en jour et reste confortable pendant des semaines. En effet, le coussinet Snug, doux et efficace, crée un lien tout confort entre les gencives et le dentier. Il adhère au dentier, non pas aux gencives. On peut rincer, frotter, savonner le coussinet Snug... il se nettoie facilement, mais ne risque pas de se décrocher ou de s'écailler. Mettez vite un terme à vos problèmes. Utilisez le coussinet Snug. Il retient fermement le dentier pendant des semaines, en tout confort.

SNUG
COUSSINETS À DENTIERS

NE VOUS OFFREZ PLUS DES REPAS MONOTONES!

CUISINE POUR TOUS LES JOURS de Margo Oliver vous facilitera la tâche. Des recettes, faciles et économiques, conçues spécialement pour des plats de tous les jours. Vous recevrez en plus, gracieuseté des Editions Optimum, un magnifique tableau des coupes de viande que vous pourrez garder même si vous retournez le livre. Seulement \$8.95.

Envoyez votre chèque ou mandat-poste à:
Les Editions Optimum,
C.P. 4090 Place d'Armes,
Montréal, P.Q. H2Y 3M1.

P020584

Le frère Untel

réforme de l'enseignement au Québec. Mais, à son avis, cette réforme reste toujours à compléter, à ajuster aux situations nouvelles, aux circonstances sociales et économiques de l'heure.

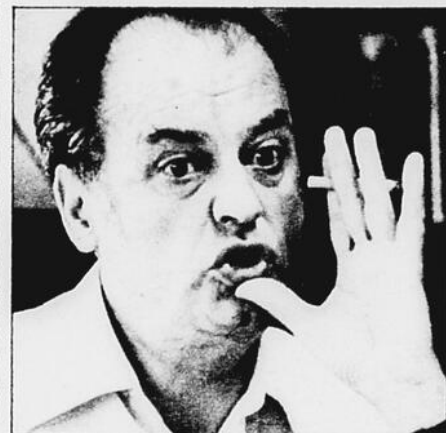
A partir de 70, il passe quelques mois au journal *la Presse* comme éditorialiste en chef. Il devient journaliste à une époque cruciale pour le Québec: en pleine crise d'octobre. Pourtant, si ses supérieurs avaient accepté, il aurait pu devenir éditorialiste au *Devoir* dès 1968. Claude Ryan lui avait proposé un poste régulier.

En 1972, il se retrouve administrateur au campus de Cap-Rouge, près de Québec.

En fait, depuis 1960, ses tâches d'administrateur ont toujours pris beaucoup de son temps. Il n'a jamais pu écrire, à son goût, tout ce qu'il voulait. Et on devine, en l'écoutant parler de ses livres, que le frère Untel aime écrire, même si, dit-il, «je n'écris pas vite!»

Ses deux premiers livres ont été des succès de librairie. Il reçoit encore des droits d'auteur — un chèque de \$25, de temps en temps... — pour ses *Insolences*, dont on a vendu plus de 130 000 exemplaires sans compter les traductions. Sous le soleil de la pitié a connu jusqu'ici un tirage de 40 000 exemplaires. Son recueil d'articles de journaux et d'essais *Dossier Untel* s'est vendu un peu moins bien.

Le frère Untel est fier de ses livres. C'est l'écriture qui a transformé sa vie d'enseignant anonyme. Poussé par un sentiment de révolte, il écrit au *Devoir* — en 1959, au temps où André Laurendeau en était rédacteur en chef — ses impressions sur l'enseignement au Québec, la pauvreté de la langue écrite et parlée des étudiants et les lacunes du département de l'Instruction publique de la province.



Il ne devait écrire qu'une lettre. Mais les réponses, les réactions des lecteurs, les remarques de Laurendeau l'obligent à en écrire d'autres. Cette série de lettres finit par intéresser le directeur des Editions du Jour, Jacques Hébert. Il lui demande d'en faire un livre.

Comme il est sous le coup d'une «interdiction absolue» de ses supérieurs, le frère Untel ne peut même pas assister au lancement de ses *Insolences*, à Montréal!

Trois mois plus tard, en novembre 1960, on a déjà vendu 65 000 exemplaires du livre le plus populaire en ville... La suite, tout le monde la con-

naît. Pour sauver les meubles et la face, ses supérieurs lui paient un voyage de quatre ans en Europe.

Depuis le temps, surtout depuis ses années de fonctionnaire et d'administrateur, il est devenu un peu plus patient. Il n'écrit plus beaucoup aux journaux...

Ça ne veut pas dire qu'il ne s'intéresse pas pour autant à l'actualité québécoise. Au contraire, ses yeux s'allument quand on lui parle de politique québécoise.

Il trouve que tout est trop politisé au Québec, à l'heure actuelle.



Il devient plus précis quand on lui parle du référendum. «L'erreur du parti québécois dans le jeu politique actuel, c'est d'avoir daté le référendum. Ils ne pourront le faire après le 15 novembre 1981.»

Le frère Untel ne s'intéresse pas à la politique comme politicien mais simplement comme citoyen. Tous les Québécois tendent l'oreille quand on leur parle de politique. Le frère Untel ne reste pas indifférent à la question, que ce soit celle du référendum — il attend toujours son libellé pour y répondre — ou d'autres. Mais il est prudent.

Il se dit de souche normande comme beaucoup de Québécois. «Le Normand ne s'énerve pas, dit-il. Quand on lui demande si la récolte de pommes est bonne, il a l'habitude de répondre que les pommiers portent encore des pommes mais qu'il ignore leur nombre.»

Le frère Untel est donc de retour au Lac-Saint-Jean comme provincial. Sa nomination s'est faite discrètement. Il n'a pas l'habitude de convoquer de conférence de presse chaque fois qu'il se déplace. Il laisse les choses se placer comme elles veulent. Il laisse le temps courir...

Au Lac-Saint-Jean, il pense pouvoir manger plus de soupe aux gourganes. Regarder dégeler le lac Piékouagami à la fin de mai...

Il espère que sa tâche d'administrateur lui laissera bientôt le temps d'écrire. D'ici là, il aura quelques décisions importantes à prendre pour l'avenir de sa «province» mariste.

Écrire pas nécessairement un chapitre inédit des Insolences, mais écrire. Peut-être la suite de son autobiographie, que de nombreux lecteurs attendent.

Quand il prend ses distances, il faut se méfier du frère Untel. A 51 ans, il est loin de la retraite...●

Bien au chaud tout l'hiver comme un agneau



Connaître bien-être et beauté,
résistance et élégance,
confort et satisfaction de longue durée.
C'est là le charme d'un manteau en pure laine vierge.

Le choix naturel... jamais regretté.

Adorables
Junior

MONTRÉAL



PURE LAINE VIERGE

Le symbole Woolmark est une marque de certification déposée qui appartient à The Wool Bureau of Canada Ltd., et qui est utilisée sous licence par le fabricant de ce produit.

La femme libérée, nouvelle poule



LA TÉLÉ, QUI AVAIT PRÉCÉDÉ
LE CINÉMA SUR CE TERRAIN «DANGEREUX»
EST REVENUE À LA FEMME-OBJET;
LE CINÉMA VA-T-IL SUIVRE BIENTÔT?

PAR CATHERINE TEXIER

Debout dans la foule sur un coin de trottoir new-yorkais, appuyée contre un kiosque à journaux, elle retient d'une main élégante le col de son manteau impeccablement coupé, et elle vomit. Son mari vient de lui apprendre qu'il la quitte pour une femme plus jeune qu'elle.

Elle, c'est Erica, une des dernières «femmes libérées» qu'Hollywood nous assène depuis quelques mois, l'héroïne de *An Unmarried Woman*, alias Jill Clayburgh. La suite de l'histoire, c'est du féminisme admirablement dilué à la sauce hollywoodienne: seule à 35 ans après 15 ans de mariage, avec une fille sur les bras et, pour toute perspective, une solitude amère — et, Dieu merci, un compte en banque bien garni —, elle redécouvre d'un amant à l'autre sa sexualité et l'ivresse de l'indépendance. La fin est exemplaire. Erica renonce aux charmes pourtant difficilement résistibles d'un Alan Bates bronzé, barbu et peintre célèbre, pour ne pas perdre son emploi dans une galerie de tableaux.

Il y a six mois, la sortie spectaculaire de *Julia* faisait les manchettes de tous les journaux, des hebdomadaires les plus «sérieux» aux magazines féministes. Jane Fonda et Vanessa Redgrave, deux actrices que l'on pouvait qualifier de radicales, jouaient les rôles principaux dans un film qui, à un cheveu près, pouvait s'avouer politique.

Mais Julia a fait des petits. A l'époque où le film était tourné, projets et scénarios centrés sur des personnages de femmes envahissaient les bureaux des producteurs et des grands studios californiens. Les voilà qui nous arrivent. «Hollywood redécouvre la femme américaine», titre le *New York Times*, «Louange de la femme mûre», s'écrit *Time Magazine*. Après le déjà lointain *Network*, après *Women*, *Annie Hall* et *Julia*, c'est à qui se cherchera ou se libérera le plus, de Diane Keaton dans *Looking for Mr. Goodbar*, d'Anne Bancroft et de Shirley MacLaine dans *Turning Point*, de Jane Fonda dans *Coming Home*, ou de Geneviève Bujold dans *Coma*. Et même si elles ratent leur vie au cinéma, elles ne la ratent pas dans la réalité: elles ont toutes été propulsées au rang de stars, au dernier palmarès des Oscars californiens 78, détrônant l'ancienne star incontestée d'Hollywood: Barbra Streisand.

Le cinéma américain s'aperçoit brusquement que la vie d'une femme ne prend pas fin à l'arrivée de sa première ride, ou que son existence se déroule aussi en dehors de ses relations avec son mari ou son amant. Les nouvelles stars ont une beauté davantage faite de personnalité que de jolis traits. Elles sont intelligentes, fortes, parfois vulnérables aussi, mais elles sont tout sauf des minettes. Non seulement les nouvelles vedettes approchent résolument de la quarantaine — elles ont toutes entre 35 et 40 ans —, mais l'Amérique tout entière retombe amoureuse de la «vraie femme». La cover-girl la plus populaire des Etats-Unis, Cheryl Tiegs, a 30 ans, ce qui représente une révolution depuis le règne des Twiggy de 16 ans. *Harper's Bazaar* publiait, de son côté, au mois d'avril, une liste des dix plus belles femmes des Etats-Unis: elles avaient toutes plus de 30 ans.

Les héroïnes cuvées 78 sont autonomes — ou elles essaient de l'être —, elles aiment leur métier; elles sont danseuses, médecins ou professeurs et elles ont toutes de bonnes amies. Dans *Turning Point* les copines Shirley MacLaine et Anne Bancroft se fâchent un peu et s'envoient quelques torgnoles, mais tout s'arrange à la fin, et Erica, dans *An Unmarried Woman*, va pleurer sur le départ de son mari auprès de son «groupe de conscience», une bande d'amies assez peu MLF en réalité, mais qui se retrouvent au restaurant ou dans un bar pour échanger, entre deux martinis, leurs considérations sur la vie en général et sur les hommes en particulier. Mesdames et Messieurs, tout est changé, les femmes ne sont plus des rivales, elles sont des copines. Hollywood nous met consciencieusement les points sur les «i».

Impossible d'aller au cinéma américain sans voir apparaître sur l'écran une femme en voie de libération. *Coming Home*, le premier film commercial sur la guerre du Viêt-nam, raconte l'histoire d'une jeune femme des années 60 dont le mari part à la guerre, qui devient amoureuse d'un ex-soldat, revenu paraplégique du Viêt-nam. Il y a cinq ans, ce film aurait été une simple histoire de mâles et de guerre. Dans *Coming Home*, le personnage de Jane Fonda est aussi important que celui de Jon Voight, le paraplégique. Petite bourgeoise étriquée au début du film, elle



devient en quelques mois une femme épanouie et consciente, au contact de son amant, il est vrai, mais aussi à travers la dure réalité qu'elle côtoie chaque jour dans son travail d'infirmière.

Woody Allen, lui aussi, a bien appris ses leçons de féminisme. Le rôle d'Annie Hall est au moins aussi important que celui de Woody dans l'histoire de leur relation amoureuse, et son personnage est si original que le style «Annie Hall» —, cravate, pantalon large et ce piquant mélange de vulnérabilité et de fougue —, est adopté avec ferveur par les jeunes Américaines «libérées». Annie Hall est devenue le symbole de la femme américaine qui tente de s'affirmer coûte que coûte à travers ses angoisses et ses névroses.

Comme hier les requins...

Le cinéma américain a toujours reflété, avec un flair d'agence de publicité géniale, les fluctuations de la société américaine. La fin de la guerre avait balayé les Marlene Dietrich, les Mae West, les Katherine

aux oeufs d'or de Hollywood



De gauche à droite:
Jon Voight et Jane Fonda dans *Coming Home*;
Jill Clayburgh et Lisa Lucas dans *An Unmarried Woman*;
Shirley MacLaine dans *Turning Point*;
Richard Gere et Diane Keaton dans *Looking for Mr. Goodbar*.
Au centre: Diane Keaton et Woody Allen dans *Annie Hall*.

Hepburn, qui, à défaut d'être des «femmes libérées», accaparaient les caméras et restent les vraies héroïnes des films d'avant-guerre. Les années 50 virent éclore, étranglées dans leurs jupes froncées, des femmes-enfants sexy et pulpeuses, plus ou moins décolletées, frisées ou arrondies aux angles suivant les années, et incarnées par Marilyn Monroe, Doris Day ou Elizabeth Taylor. Le triomphe de la femme-fétiche, des sex-symbols et la star-system était «un retour de bâton contre le début de libération que les femmes avaient connu pendant la guerre», explique Shirley MacLaine.

Les années 60 amenèrent les films de copains, de *Butch Cassidy and The Sundance Kid* à *M.A.S.H.* en passant par *Easy Rider*. Al Pacino, Dustin Hoffman, Robert de Niro régnaient en gros plan à l'écran, tandis que leurs partenaires féminines, qui n'étaient même plus jaugeables à leur tour de poitrine, s'affairaient modestement dans leur ombre. Vous souvenez-vous seulement du visage de Katherine Ross, coincée entre Paul Newman et Robert Redford dans *The Kid*, ou de celui de l'actrice — c'était Karen Black — qui accompagnait gracieusement les équipées de Dennis Hopper et de Peter Fonda dans *Easy Rider*? Les films de «buddies» étaient tout droit issus de la crainte des producteurs et des financiers que les personnages de femmes intelligentes et fortes enlèvent toute masculinité à leurs héros mâles.

Mais le public se lasse de tout, et les copains ont fini par faire leur temps au moment même où les effets du Women's Lib, loin de s'estomper, engendraient l'élaboration de l'Era (Equal Rights Amendment) et ses premiers succès, il y a deux ou trois ans. Il n'en fallait pas plus pour qu'Hollywood, sentant le vent tourner, s'empresse de lancer... le film «féministe». Vu les temps de fabrication des films, le voilà depuis peu sur le marché.

Il ne faudrait pas croire pourtant que ce soit de gaieté de coeur que les studios de cinéma ont accepté de donner dans la lutte féministe. Ces messieurs, voyez-vous, n'y croyaient pas trop. Jane Fonda a dû se battre personnellement pendant des mois pour faire accepter et produire le scénario de *Julia* par 20th Century Fox. Lorsque Paul Mazursky, l'auteur de *An*

Unmarried Woman, apporta son script à la Fox, les directeurs de la production commencèrent par le refuser, parce qu'ils n'étaient pas certains que le public était prêt à recevoir des images de femmes fortes à l'écran. Un autre studio rejeta le scénario parce qu'Erica ne suit pas son amant à la campagne à la fin du film: les producteurs trouvaient que le comportement de l'héroïne n'était pas crédible... pour une femme. La Fox a fini par accepter *An Unmarried Woman*, après avoir produit *3 Women*, *Julia* et *Turning Point*, parce que son président, Alan Ladd Jr., a brusquement estimé qu'il y avait «un public de femmes lassées de films de copains, qui avaient besoin de s'identifier à des personnages de femmes en lutte pour leur émancipation.»

La réalité est que Monsieur Ladd, comme les autres patrons des autres studios, a compris que les femmes allaient lui rapporter beaucoup d'argent en 78, comme les requins et les baleines lui en avaient beaucoup rapporté l'année précédente.

Et en effet, Hollywood, comme d'habitude, a misé juste. Les queues devant les salles de cinéma qui passent *An Unmarried Woman* et *Turning Point* sont plus longues que pour *Straight Times*, le dernier Dustin Hoffman. Richard Brooks, le metteur en scène de *Looking for Mr. Goodbar*, est convaincu que le féminisme et le désir du public de voir enfin des femmes «vraies» à l'écran sont à l'origine de ces films. Mais beaucoup de cinéastes ne se font guère d'illusions sur la profondeur et la durée du phénomène. Pour Robert Altman, metteur en scène de *3 Women*, «cette vague de pseudo-féminisme n'est pas différente de celle qui a produit les films sur les Noirs, il y a quelques années, qui n'étaient autre que la récupération des mouvements noirs». «Le cinéma commercial a toujours recherché de nouveaux marchés, estime, de son côté le critique de cinéma américain Amos Vogel, il est donc assez amusant d'observer sa tentative actuelle de s'emparer du féminisme, alors que l'industrie américaine est dominée par les hommes, les profits et le besoin de préserver le statu quo. Mais je ne pense pas que cette tendance soit le moins du monde significative d'un changement profond.» Quant à Paul Mazursky — *An*

Unmarried Woman —, il est encore plus sombre et ne surestime ni l'importance ni la portée de son film: «Ce n'est que lorsqu'il y aura des femmes au Sénat et au Congrès que l'image des femmes commencera à changer. Les films ne peuvent refléter ce qui n'est encore qu'un fantasme.»

A la télé, retour à la femme-objet

La télévision américaine, plus réaliste, ne s'embarasse pas de fantasmes. La programmation de 1978 offre la triste réalité de la femme débilitee-débilitee et totalement aliénée. Ce n'était pourtant pas le cas ces deux ou trois dernières années. Les personnages de femmes sérieuses, mûres et responsables avaient, dans l'intervalle de quelques saisons, envahi les feuillets et les films. Deanne Barkley, vice-présidente de la chaîne de télévision NBC, femme décontractée d'une cinquantaine d'années et qui se dit féministe, estime que les personnages féminins ont beaucoup évolué ces dernières années à la télévision, probablement sous la pression du Women's Lib. Il y a encore deux ou trois ans, une femme non mariée à l'écran ne pouvait être que veuve; maintenant, elle est en général divorcée. Les héroïnes ne sont plus rivales, elles sont amies. On vit apparaître aussi ces derniers temps des femmes médecins ou avocats. Rien de très révolutionnaire cependant: Si une femme-médecin est l'héroïne d'un feuilleton, on prendra soin de placer à ses côtés un homme-médecin qui lui prodiguera ses conseils judicieux aux moments décisifs. Une chaîne de télévision programme une «série» intitulée *Julie Farr, M.D.* Julie Farr ne porte ni blouse ni stéthoscope, mais un chemisier qui met remarquablement en valeur sa poitrine. Quant à sa science, elle est psychologique: en une demi-heure, elle calme beaucoup d'angoisses, mais ne prononce ni le nom d'un médicament ni d'une technique de soin.

C'était tout de même un louable effort, et toutes les chaînes y sont allées de leur femme libérée. Cela correspondait aux débuts de l'Era et à une poussée victorieuse du féminisme aux Etats-Unis. Même calcul, donc, des réalisateurs de télévision et de cinéma. A

La femme libérée



A gauche: Vanessa Redgrave et Jane Fonda dans *Julia*.
Ci-contre: Marsha Mason et Richard Dreyfuss dans *The Goodbye Girl*.

cette différence près que les détails de fabrication d'un film télé sont beaucoup plus rapides. La télévision a couramment deux ou trois ans d'avance sur le cinéma pour le choix de ses sujets. Vous suivez? Ce que la télévision lançait il y a deux ans, «la femme-libérée», le cinéma le fait maintenant. Et ce que la télévision lance cette année, le cinéma le prépare pour un avenir très proche.

Et que fait la télévision cette année? Elle abandonne les femmes libérées à leur triste sort et retourne à la femme-objet. Bien que NBC ait encore dans ses tiroirs des projets de films «sérieux» sur les femmes, le retour de bâton est radical. «Les séries qui ont pour héroïnes des femmes-médecins ou avocats ne marchent pas», dit Johanna Lee, scénariste de Paramount TV. Paramount lui a refusé un projet de feuilleton dont le rôle principal était celui d'une jeune adolescente un peu voyou et révoltée. «Les hommes ont peur de voir à l'écran des femmes en colère. Après quelques essais l'année dernière pour montrer à l'écran des personnages de femmes solides et indépendantes, continue Johanna Lee, nous assistons en ce moment à un retour de manivelle. Les mouvements antiavortement et antiféministes sont plus puissants que jamais et l'Era est en train de perdre du terrain.» A la télévision, la régression se traduit par une épidémie de feuilletons qui représentent des créatures au summum de leur débilité mentale. *Sugar Times* met en scène trois chorus-girls dont le quotient intellectuel tourne autour de 50, mais dont la poitrine est impressionnante: une des héroïnes est une ancienne Play-Boy Bunny. Un autre feuilleton populaire, *Rollergirls*, est l'histoire de cinq patineuses à roulettes qui passent le plus clair de leur temps à se polir les ongles et à babiller comme aucune femme — fût-elle Américaine — n'a jamais réussi à le faire.

Pour couronner le tout, les responsables des principales chaînes de télévision viennent d'annoncer leurs nouveaux programmes: la majorité des feuilletons de la rentrée 78 évolueront dans un monde de blondes déesses aux seins demi nus faisant du surfing au soleil californien ou se trémoussant le postérieur devant leur patron à la First National City Bank. Du sein et des fesses, voilà ce que les téléspectateurs américains verront bientôt sur leur petit écran. De la «jiggle television», ça s'appelle. De la télévision trémoussante, car, comme chacun sait, seules les femmes ont des appendices susceptibles de se trémousser en cadence. On demande aux comédiennes de porter des sous-vêtements suggestifs, et de subtils ventilateurs, en soulevant discrètement leurs jupons, révèlent ce qui ne doit pas être vu!

Vous avez l'air trop intelligente

Ce qui est grave, dans cette toute récente réorientation de la télévision, c'est qu'elle préfigure peut-être les nouveaux thèmes du cinéma hollywoodien. Et même si on échappe au retour de la femme-objet au cinéma, la réalité de l'industrie cinématographique

fait peser de sérieux doutes sur le soi-disant féminisme d'Hollywood. Le cinéma américain est entièrement dominé par les hommes, comme n'importe quelle industrie capitaliste. Les femmes metteurs en scène et productrices se comptent sur les doigts de la main. Joan Darling, Joan Silver, Elaine May sont pratiquement inconnues du grand public aux Etats-Unis. *First Love* de Joan Darling a été le seul film commercial réalisé par une femme aux Etats-Unis en 1977. La réalité est que, pour une dizaine de nouvelles stars qui ont raflé les Oscars cette année, la grande majorité des comédiennes se disputent les rares rôles de femmes intéressants et sont contraintes d'accepter pour survivre des rôles de femmes-enfants, de faibles créatures ou de maîtresses de maison fatiguées.

Kate Lardner, actrice de 35 ans — qui travaille beaucoup mais qui n'est pas une star — vient de tourner un film pour la télévision où, pour la première fois, elle joue le rôle d'une femme de son âge. Lorsqu'elle se présente à des auditions elle se rajoute systématiquement de 10 ans et cache le fait qu'elle a deux enfants: l'essentiel des rôles à la télévision et au cinéma sont offerts à des actrices de 20 à 25 ans, genre mannequin. On lui dit: «Vous n'êtes pas assez belle», ou bien: «On veut le style «blond Hollywood», à moins qu'on ne lui jette crûment: «Tout ce qu'on recherche, c'est des seins et des fesses. Vous avez l'air trop intelligente.» Il y a beaucoup plus de rôles pour les hommes que pour les femmes. Une actrice a fait le calcul que pour 10 rôles d'homme à la télévision, il n'y a qu'un seul rôle de femme. D'après la Guilde des acteurs américains — télévision et cinéma —, 73 p.c. des rôles principaux sont des rôles d'homme. Et les rôles de femme sont en majorité des rôles d'ingénue, où le physique compte énormément.

«L'apparence des acteurs n'est jamais commentée et critiquée comme celle des femmes», poursuit Kate Lardner. On nous dit: «Vous êtes trop grosse, ou trop maigre, perdez cinq kilos et revenez nous voir»; on critique notre maquillage ou notre absence de maquillage.» A Hollywood, aujourd'hui comme il y a dix ans, une actrice — si elle n'est pas une star — doit être belle et se taire. Qu'elle sache jouer, par-dessus le marché, est une option facultative, et pas forcément favorable.

Cela dit, les films-vedettes d'Hollywood présentent incontestablement cette année une image différente des femmes, et, comme dit Jane Fonda: «il est très important que les hommes voient des personnages féminins à la fois forts et séduisants.» D'accord. Tout ce qui contribue à changer l'image des femmes à l'écran est bon à prendre. Reste à savoir cependant quel est l'effet réel de ces personnages sur le public. Dans une récente interview, Jane Fonda elle-même se demandait s'il valait mieux, pour faire prendre conscience aux femmes, montrer des femmes opprimées, telles qu'elles le sont encore dans la réalité, pour les faire réagir, ou des femmes libérées, c'est-à-dire des modèles positifs.

Jusqu'à quel point les nouvelles héroïnes holly-

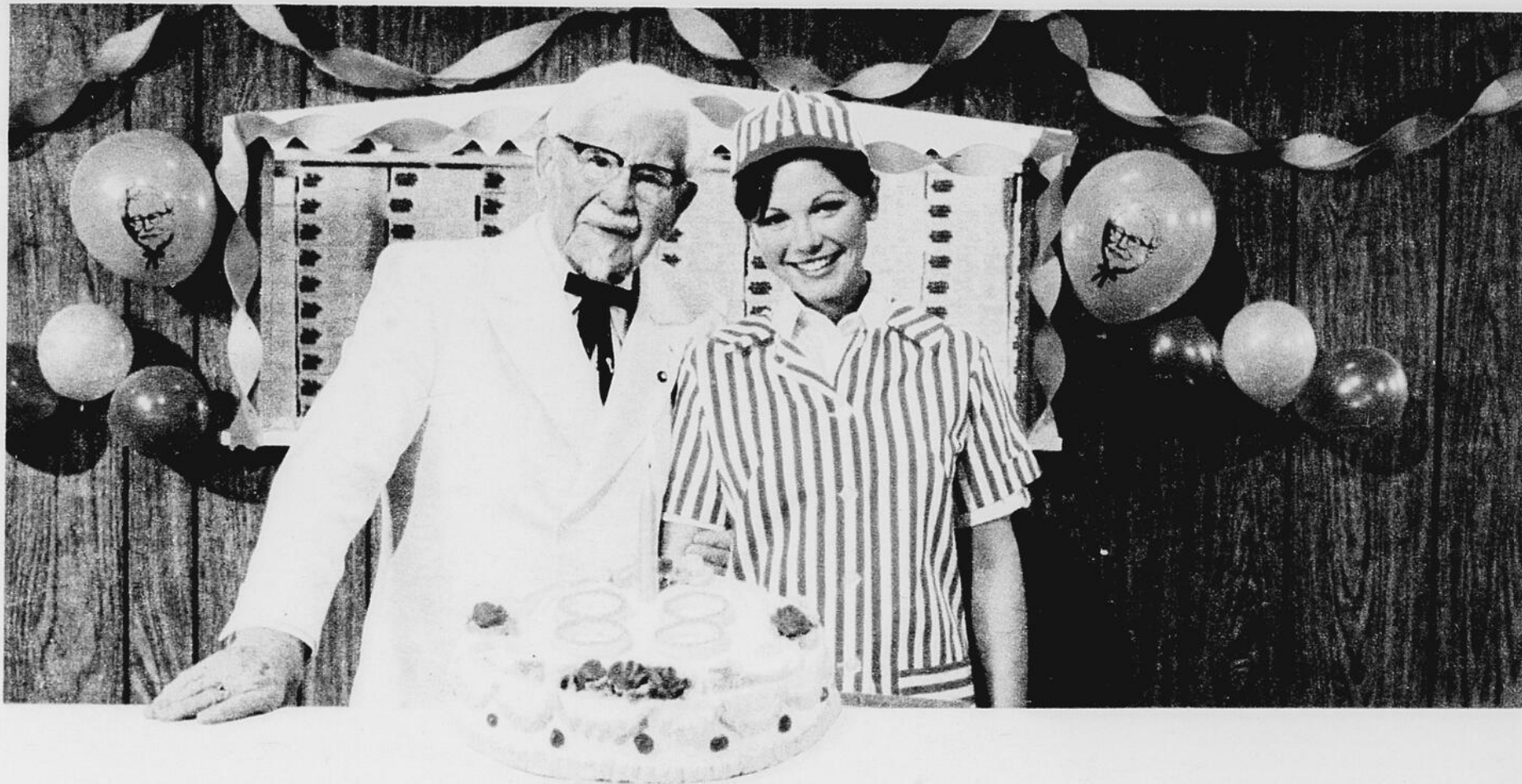
woodiennes sont-elles des modèles réellement positifs? Toute la question est là. Marsha Mason, dans *The Goodbye Girl*, s'empêtre dans ses angoisses et ses échecs et ne retrouve sa joie de vivre qu'en prenant un amant et en meublant à neuf son appartement. Dans *Looking for Mr. Goodbar*, Diane Keaton, incapable de trouver un véritable amant, ramasse des hommes dans des bars pour la nuit et finit par se faire tuer par l'un d'entre eux, qui se révèle déséquilibré mental. On croirait entendre la voix grondeuse de nos pères, nous chuchotant à l'oreille: «Si vous continuez à vivre comme des bâtons de chaise, mes jolies, regardez ce qui vous attend!» Erica, la femme non mariée, a plus de chance avec ses rencontres éphémères. Mais les deux copines de *Turning Point* jouent à pile ou face l'éternel drame cornélien que les hommes obligent les femmes à vivre: poursuivre carrière en renonçant à toute relation affective, ou fonder un foyer.

C'est une conception bien schématique et limitée de la libération des femmes. Rien à voir, par exemple, avec la vision radicalement différente et féminine d'une cinéaste comme Agnès Varda. Mais, bien sûr, tous ces films ont été écrits, conçus et réalisés par des hommes, avec une vision masculine et traditionnelle du cinéma. Car l'argent et la grande industrie cinématographique ne sont pas les seuls à blâmer dans cette affaire: la structure de ce qui fait un vrai film américain rend difficile une approche plus féminine. Un film américain est un film d'action. Ses personnages se révèlent au public à travers les crises qu'ils traversent et les gestes qu'ils posent, souvent violents, et évoluent dans un monde de pouvoir, d'argent, de revolvers, de volonté de puissance et de mort, un monde où les femmes n'ont pas plus leur place dans la réalité qu'au cinéma. Beaucoup de scénarios écrits par des femmes sont rejetés *a priori* par les producteurs parce que «les femmes ne savent pas écrire des films d'action».

En attendant, Faye Dunaway, Jane Fonda, Gina Rowlands — avec John Cassavetes — remettent ça et préparent de nouveaux films féministes, dont elles seront les brillantes héroïnes.

Mais le monde n'arrête pas de tourner, et surtout, ne ratez pas, quand elle arrivera jusqu'à nous, la nouvelle mode qui se profile déjà à l'horizon 79: Paul Mazursky, scénariste de *An Unmarried Woman*, travaille à un nouveau projet, qui aura pour thème «l'angoisse et la confusion des hommes qui ne sont pas machos devant les nouvelles exigences des femmes».

Ayant payé sa dette au mouvement de libération des femmes, Hollywood, qui a plus de flair que tous les journaux et les magazines du monde réunis, se prépare dès maintenant à lever son chapeau au mouvement de libération des hommes, exploitant les sujets à la mode pour se remplir les poches, et les désamorçant subtilement pour qu'ils ne bouleversent pas le système. En sandwich entre un film de requins et un film de science-fiction, le film «féministe» n'est peut-être qu'une page déjà tournée dans le grand livre d'images du cinéma américain.



C'EST LE 88^e ANNIVERSAIRE DE NAISSANCE DU COLONEL SANDERS.

SOYEZ DE LA FÊTE!

Pour souligner le 88^e anniversaire de naissance du Colonel, le casse-croûte ne coûte que 88 cents. Soit un cent par année. Profitez-en!

UN JOUR SEULEMENT! JEUDI 14 SEPTEMBRE

Un casse-croûte comprend deux morceaux de Poulet Frit Kentucky "bon à s'en lécher les doigts" et des frites dorées.

La recette du col. Sanders de

Poulet Frit à la Kentucky®

UNE COMPAGNIE CANADIENNE

Colonel Sanders et ses aides le font "bon à s'en lécher les doigts"®



La Bonne Cuisine de Perspectives par Margo Oliver

La coquille Saint-Jacques

La première fois que j'ai commandé une coquille Saint-Jacques en Europe, c'était à Bruxelles, dans l'un des nombreux restaurants de choix de cette ville. J'ai été étonnée, et pour le moins curieuse, en recevant mon assiette. Quelles étaient ces languettes rouges que l'on me servait avec les délicieuses petites noix de chair blanche que je connaissais bien? Ne voulant pas montrer mon ignorance, bravement, je mangeai tout; c'était d'ailleurs délicieux. Je me renseignai ensuite, vous pensez bien, et découvris que ces languettes rouges sont le corail, les oeufs du mollusque, et qu'en Europe on considère ce corail comme un morceau de choix.

Peu après, je visitai, chez nous, l'Île-du-Prince-Edouard et passai quelques heures sur un bateau, avec des pêcheurs de pétoncles. J'observai ces derniers ouvrir les beaux mollusques, enlever la petite noix de chair blanche, c'est-à-dire le muscle de l'animal, et jeter tout le reste. Pourquoi, je le demandai, n'utilisons-nous pas toute la partie comestible du mollusque. C'est sans succès, paraît-il, qu'on avait tenté, à plusieurs reprises, de convaincre les Canadiens de se régaler du corail. «Par contre, plaisanta mon informateur, nous avons les mouettes les plus en santé qui soient. Elles suivent les bateaux de pêche et dévorent tous les bons morceaux que nous rejetons.» Il reste que les pétoncles, ce que nous en dégustons, sont délicieux cuits de plusieurs façons. On en fait souvent ce plat délicieux, qu'on appelle coquille Saint-Jacques, que de nombreux restaurants inscrivent à leur menu. Les pétoncles, parfois mêlés à d'autres fruits de mer, y sont servis, en sauce, directement dans leurs coquilles formant d'attrayants petits plats. Je signale toutefois qu'en Europe, comme l'atteste le Larousse gastronomique, on appelle les pétoncles coquilles Saint-Jacques quelle que soit la façon dont ils sont cuits et présentés. Mais pourquoi ce nom de Saint-Jacques? Une légende — il y en a plusieurs — assure que les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle mangeaient des pétoncles... comme pénitence. Ils fixaient ensuite à leur chapeau une coquille du mollusque pour proclamer, en quelque sorte, qu'ils avaient prié au célèbre sanctuaire. Selon une autre histoire, alors qu'on transportait par bateau le corps de saint Jacques, qui fut le grand apôtre de l'Espagne, il se trouva soudain sur la rive un chevalier païen. Pour une raison inconnue, sa monture s'avança dans les eaux, quand le bateau apparut, et l'on crut que l'homme se noierait. Quand le bateau fut plus près, pourtant, le cheval et son cavalier rebroussèrent chemin vers la rive et, quand ils émergèrent, on s'aperçut qu'ils étaient littéralement



couverts de pétoncles qui s'étaient agglutinés à eux. C'est au pouvoir miraculeux du corps du saint, proclamèrent les disciples de l'auguste défunt, que le chevalier devait son salut. Et, de ce jour, les pétoncles et leurs belles coquilles furent associés au nom de Saint-Jacques.

Je vous offre une excellente recette de la coquille Saint-Jacques telle que nous la connaissons maintenant. Les pétoncles, pochés, sont mis en sauce avec des champignons, bordés, dans leurs coquilles, d'un appétissant cordon de pommes duchesse et couronnés de fromage. On fait ensuite gratiner le tout. Avec un peu de vin — je recommande un rosé sec et léger, bien refroidi, ou un bourgogne blanc — c'est un vrai régal. Servez comme entrée ou comme plat de résistance d'un repas léger.

COQUILLES SAINT-JACQUES

Pommes duchesse (notre recette)

2 tasses de vin blanc sec
1 cuil. à thé de jus de citron
½ tasse d'eau
4 oignons verts, hachés
3 brindilles de persil
1 cuil. à thé de sel
6 grains de poivre
1 petite feuille de laurier
2 livres de pétoncles
1 chopine (½ livre) de champignons frais, tranchés
¼ de tasse de beurre
5 cuil. à table de farine
1 tasse de lait
3 jaunes d'oeufs
3 cuil. à table de gruyère râpé
½ cuil. à thé de sel
⅛ de cuil. à thé de poivre
¼ de cuil. à thé de muscade
1 cuil. à table de jus de citron
1 cuil. à table de persil finement haché
¼ de tasse de crème double (35 p.c.)
¼ de tasse de gruyère râpé
Beurre fondu

Pousser, à l'aide d'une seringue à pâtisserie ou d'un sac à douille, des pommes duchesse tout autour de 6 grandes coquilles beurrées, pour former une bordure attrayante et suffisamment haute pour bien retenir la garniture qu'elle encerclera.

Mettre dans une casserole moyenne le vin, 1 cuil. à thé de jus de citron, l'eau, les oignons verts, les brindilles de persil, 1 cuil. à thé de sel, les grains de poivre et le laurier. Chauffer jusqu'à ébullition et laisser mijoter 5 minutes. Ajouter les pétoncles et les champignons, chauffer de nouveau jusqu'à ébullition et laisser mijoter 5 minutes. Retirer pétoncles et champignons de leur court-bouillon, avec une cuillère perforée, et les mettre de côté. Faire bouillir vivement le bouillon, à découvert, pour le réduire à 1½ tasse. Le passer, le remettre dans la

casserole et le chauffer de nouveau jusqu'à ébullition.

Faire fondre ¼ de tasse de beurre, dans une casserole moyenne. Ajouter la farine et cuire 2 minutes, à feu doux et en brassant. Retirer du feu. Ajouter le lait et le court-bouillon, d'un trait, en mêlant bien. Chauffer de nouveau jusqu'à ébullition, en brassant constamment. Laisser bouillir 1 minute. **Battre** les jaunes d'oeufs, à la fourchette, et leur ajouter une partie de la sauce très chaude, petit à petit et en brassant. Remettre le tout dans la casserole et continuer la cuisson, à feu doux et en brassant, jusqu'à ce que la sauce soit sur le point de frissonner, c'est-à-dire d'être au point d'ébullition. Retirer du feu. Ajouter, en brassant, 3 cuil. à table de gruyère râpé, ½ cuil. à thé de sel, le poivre, la muscade, 1 cuil. à thé de jus de citron et le persil haché.

Couper en deux tout pétoncle trop gros. Ajouter 1½ tasse de sauce aux pétoncles et aux champignons, bien mêler et répartir cet appareil dans les coquilles.

Fouetter la crème et l'incorporer à ce qui reste de sauce. Etendre cette sauce, uniformément, sur la garniture aux pétoncles dans les coquilles et la parsemer de ¼ de tasse de gruyère râpé (2 cuil. à thé par coquille). Badigeonner légèrement, de beurre fondu, la bordure de pommes de terre.

Faire griller au four, en plaçant les coquilles dans la partie inférieure du four, c'est-à-dire à environ 9 pouces sous le feu; chauffer jusqu'à ce que le dessus des coquilles soit légèrement bruni et que la sauce bouillonne. Servir immédiatement. Ce plat est excellent comme entrée ou, avec une salade, pour un repas léger. (6 portions)

Pommes duchesse

3 pommes de terre moyennes
½ cuil. à thé de sel
1 pincée de poivre
⅛ de cuil. à thé de muscade
1 oeuf
1 jaune d'oeuf

Peler les pommes de terre et les couper en quartiers. Les mettre dans une casserole moyenne et les couvrir d'eau bouillante. Ajouter le sel. Couvrir et cuire jusqu'à ce que les pommes soient tendres mais encore fermes. Egoutter. **Passer** les pommes cuites dans le petit appareil spécial pour les réduire en riz. (En l'absence de cet appareil, les réduire en purée.) Ajouter le poivre et la muscade. Battre ensemble, à la fourchette, l'oeuf et le jaune d'oeuf, et ajouter le mélange aux pommes. Battre ces dernières, au malaxeur électrique, jusqu'à ce qu'elles soient très légères, et en faire la bordure des coquilles Saint-Jacques, comme nous l'indiquons plus haut.



Black Tower ne peut être considéré comme un vin blanc ordinaire car on peut le boire en toutes occasions.

Aussi bien pour un dîner d'apparat où il est très approprié qu'à une réception intime.

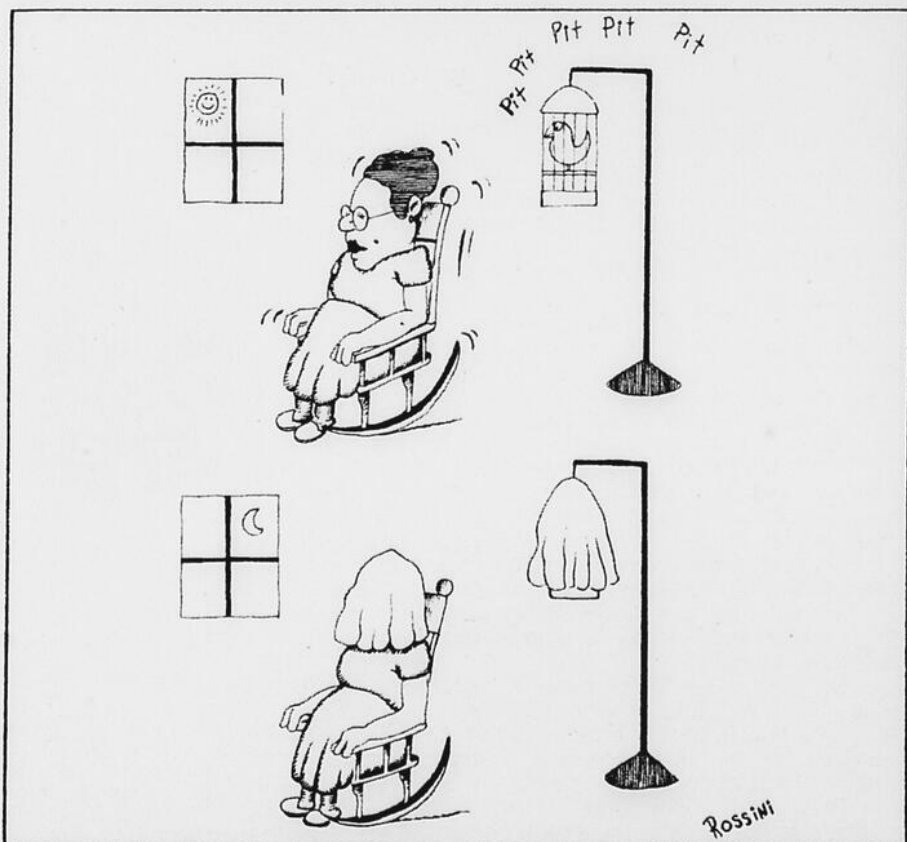
S'il n'est pas bu entièrement, la bouteille peut être rebouchée et conservée pour un

certain temps sans en changer sa qualité.

(La bouteille classique romaine est de couleur noire, car un vin blanc de qualité doit être conservé dans un endroit sombre).

Ce qui fait du Black Tower un vin qui doit être toujours à la portée de la main.

**Black Tower:
Bon pour plus d'un repas.**



Une idée sensationnelle:

LES LIVRES MERVEILLEUX DE DISNEY

Le programme d'initiation à la lecture pour les enfants de 4 à 8 ans.



Acceptez
"Cendrillon"
en **CADEAU GRATUIT**

et examinez sans aucune obligation
2 autres livres de Disney
Gardez les trois
pour \$2.99 seulement
(valeur: \$10.50)



Confiez maintenant aux sympathiques personnages de Disney le soin d'initier vos enfants aux joies de la lecture.

Que pouvez-vous faire pour aider vos enfants à apprendre à lire? Tout simplement leur en donner le goût en leur fournissant l'occasion de lire régulièrement.

Et qui pourrait mieux que Mickey, Donald, Pinocchio, Blanche Neige et les autres merveilleux personnages de Disney initier vos enfants aux joies de la lecture? C'est pourquoi les studios de Walt Disney ont créé ces albums exclusifs, illustrés en couleur, aux textes faciles à lire.

Ces LIVRES MERVEILLEUX DE DISNEY ont fait leurs preuves: déjà, ils ont initié à la lecture plus de 500,000 enfants d'Amérique du Nord, enrichissant leur vocabulaire et leur procurant chaque mois des heures de saine distraction.

Pour présenter à votre enfant LES LIVRES MERVEILLEUX DE DISNEY, nous aimerions lui envoyer son exemplaire GRATUIT de "Cendrillon" de Disney—à garder pour de bon—avec les 2 volumes de présentation, en examen gratuit. Si vous gardez les 2 volumes de présentation pour \$2.99 seulement les deux (au lieu du prix normal de \$7.00), plus des frais minimes de port et d'emballage, votre enfant recevra toutes les 4 à 6 semaines deux nouveaux livres de Disney, tout aussi faciles à lire et tout aussi passionnants. Et vous pourrez garder "Cendrillon" gratuitement, même si vous nous retournez les deux autres volumes!

De plus, vous n'êtes aucunement obligé de garder un seul volume supplémentaire, parce que vous pourrez annuler votre abonnement n'importe quand. Pour chaque volume que vous garderez, nous vous facturerons la modique somme de \$2.99, plus les frais de port et d'emballage.

Postez dès aujourd'hui la carte-réponse affranchie—et donnez à votre enfant l'occasion de découvrir le monde merveilleux des livres et de la lecture!



Quelques-uns des autres LIVRES MERVEILLEUX DE DISNEY que votre enfant aura le plaisir de recevoir. Chacun est offert en examen GRATUIT de 10 jours... et vous n'avez aucune obligation d'achat!

en **CADEAU GRATUIT**
même si vous n'achetez jamais un livre!

Utilisez ce coupon-réponse si vous n'avez pas de bon de commande cartonné.

LES LIVRES MERVEILLEUX DE DISNEY
Un service de Livre-Loisirs Ltée
900, rue Selkirk, bureau 700
Pointe Claire, Québec H9R 5A1

OUI, veuillez envoyer à mon enfant son exemplaire GRATUIT de Cendrillon—avec les 2 premiers volumes des LIVRES MERVEILLEUX DE DISNEY, en examen gratuit. Si nous n'en sommes pas absolument enchantés, je retournerai les 2 volumes dans les 14 jours, et je ne vous devrai pas un sou. Je pourrai quand même garder le livre gratuit. Si je garde les 2 autres volumes, je ne paierai que \$2.99 (une économie totale de \$7.50), plus des frais minimes de port et d'emballage. Mon enfant recevra alors deux nouveaux livres de Disney toutes les 4 à 6 semaines pour \$2.99 seulement chacun, plus les frais de port et d'emballage. Je n'aurai bien entendu aucune obligation d'achat.

Nom (En MAJUSCULES s.v.p.)

Adresse App.

Ville Prov. Code postal

Prénom de l'enfant Âge

(Signature des parents) N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT MAINTENANT G0328012